

Paul Quilès  
Béatrice Marre

On a repris  
la Bastille !  
10 mai 1981

# On a repris la Bastille ! 10 mai 1981

Paul Quilès

Béatrice Marre

## AVERTISSEMENT

La mission de la Fondation Jean-Jaurès est de faire vivre le débat public et de concourir ainsi à la rénovation de la pensée socialiste. Elle publie donc les analyses et les propositions dont l'intérêt du thème, l'originalité de la problématique ou la qualité de l'argumentation contribuent à atteindre cet objectif, sans pour autant nécessairement reprendre à son compte chacune d'entre elles.

## SOMMAIRE

<b>Une fête pour l'histoire</b> .....	5
<b>« Puisque vous pensez que je vais gagner... »</b> .....	9
<b>Ce sera la Bastille</b> .....	19
<b>L'intendance précède</b> .....	29
<b>Une matinée fébrile</b> .....	39
<b>On n'en peut plus d'attendre</b> .....	47
<b>Le coup de fil de 18 heures 30</b> .....	53
<b>Ceux qui rient, ceux qui pleurent</b> .....	65
<b>« Mais qui est responsable ? »</b> .....	75
<b>Où sont passées les barrières ?</b> .....	85
<b>« Enfin ! »</b> .....	95
<b>Les politiques débarquent</b> .....	101
<b>La rue en liesse</b> .....	109

**Béatrice Marre**, responsable des grands événements de la campagne de 1981, a été chef de cabinet de François Mitterrand, président de la République, de 1988 à 1995, députée de l'Oise de 1997 à 2002 et maire de Noailles de 2001 à 2008. Elle est conseillère municipale de Millau, dans l'Aveyron.

**Paul Quilès**, directeur de la campagne présidentielle de François Mitterrand en 1981, a été député de Paris puis du Tarn, entre 1978 et 2007, et plusieurs fois ministre dans les gouvernements de François Mitterrand. Il est maire de Cordes-sur-Ciel, dans le Tarn, et animateur du club Gauche Avenir.

<b>Il a parlé le premier</b> .....	115
<b>Tous à l'unisson</b> .....	123
<b>Retour ému à Solférino</b> .....	135
<b>Merci l'orage</b> .....	141
<b>Et maintenant ?</b> .....	147
<i>Annexe I : « Peut-on faire mentir les sondages ? », Paul Quilès</i> ....	161
<i>Annexe II : Les unes de la presse nationale</i> .....	168
<i>Annexe II : Les chansons de la fête</i> .....	172

## INTRODUCTION

### **Une fête pour l'histoire**

Soudain, le tonnerre gronde et le vent se lève. L'immense foule joyeuse et multicolore accueille les premières gouttes de pluie dans la bonne humeur, mais commence à refluer vers des abris, desserrant l'étreinte qu'elle exerçait dangereusement sur « l'enclos »<sup>1</sup>.

Le matériel électrique n'est pas étanche et il faut éviter les courts-circuits. Huguette Bouchardeau se

---

1. Terme désignant l'espace technique derrière la scène de la fête de la Bastille.

dépêche de conclure son intervention, comme nous le lui avons demandé.

Il est environ minuit et l'incroyable fête de la Bastille va bientôt se terminer. Elle deviendra un symbole pour plusieurs générations, parce qu'elle a été aussi, d'une certaine manière, un événement politique.

Pourtant, s'il a souvent été évoqué, le véritable moment d'Histoire qu'ont représenté ces instants d'intense liesse populaire n'a jamais été narré dans ses détails. Que s'est-il exactement passé ce soir-là ? Pourquoi la Bastille ? Quand la décision d'organiser sur cette place une fête le 10 mai 1981 à 20 heures a-t-elle été prise ? Quels en ont été les acteurs ?

Alors que nous allons célébrer le trentième anniversaire de l'élection de François Mitterrand, le seul président de la République de gauche qu'ait connu jusqu'ici la V<sup>ème</sup> République, nous nous proposons de

répondre à ces questions et de décrire ces heures exceptionnelles par le menu. Il se trouve que tous deux, l'un comme directeur de la campagne de François Mitterrand, l'autre comme responsable des grands événements, connaissons parfaitement la genèse de l'opération que nous avons mise en œuvre.

De la Bastille, on se souvient d'images joyeuses, de slogans souvent drôles et parfois peu aimables pour le Président sortant, pour son Premier ministre et pour quelques journalistes, de visages radieux malgré la pluie, les gouttes d'eau se mêlant aux larmes de joie.

Mais en reconstituant l'histoire et le déroulement de ce rassemblement populaire sans précédent depuis mai 1968, en réécoutant les acteurs directs ou les simples témoins, nous nous sommes replongés dans la réalité de l'époque. De nombreux détails, apparemment sans importance, soulignent le chemin parcouru en trente ans dans le mode de vie et l'état d'esprit du pays. En 1981, pas de téléphone portable,

pas d'Internet, trois chaînes de télévision seulement. Plus important, la place trop faible des femmes dans la société.

Outre l'opportunité de livrer un récit inédit, ce livre nous offre également l'occasion d'apporter notre contribution à la nécessaire réflexion de la gauche d'aujourd'hui. Ses responsables auraient tort de négliger les leçons de l'histoire de la gauche et des moments forts qu'elle a traversés. Ce n'est pas céder à la nostalgie que d'admettre la pertinence actuelle de stratégies gagnantes éprouvées.

## CHAPITRE I

« **Puisque vous pensez que je vais gagner...** »

### Paul Quilès

François Mitterrand a choisi de mener une campagne qui doit lui permettre de sillonner toutes les régions de France. Il m'a expliqué que, pour lui, le plus important est d'aller à la rencontre des Français, y compris dans des villages de taille modeste. Il considère que ces échanges avec la France profonde sont une façon aussi efficace pour faire passer son message et se faire apprécier que les émissions audiovisuelles, dans lesquelles, me dit-il, « tous les candidats finissent par se valoir ». L'équipe

de campagne a donc tenu compte de cette demande pour programmer les déplacements du candidat, que gère ensuite Joseph Franceschi, député-maire d'Alfortville.

Le premier meeting, le samedi 7 mars à Beauvais, a donné quelques frayeurs à l'équipe, qui a dû faire face à une alerte à la bombe une heure avant le début de la réunion. Plus de peur que de mal ! François Mitterrand a profité de cette rencontre et de la présence des médias pour commenter l'annonce, sans surprise, de sa candidature par Valéry Giscard d'Estaing et décocher une de ces flèches dont il est coutumier : « Au lieu de présenter sa candidature, il aurait dû présenter son bilan et ses excuses et se retirer sur la pointe des pieds ».

Bien entendu, François Mitterrand n'oublie pas les passages obligés chez les grands élus et dans les principales villes françaises. Tout au long du mois d'avril, il a enchaîné à un rythme infernal les

meetings importants<sup>2</sup>. Avant-hier, il était à Lille en compagnie de Pierre Mauroy et demain se tiendra la dernière rencontre populaire avant le premier tour à Toulouse, dans un département dont tous les députés sont socialistes.

Ce jeudi 23 avril 1981, nous prenons au Bourget le Falcon qui va nous emmener à Marseille pour un meeting dans le fief de Gaston Defferre. Cette réunion est cruciale aux yeux de François Mitterrand, car le maire de Marseille est un de ses soutiens inconditionnels depuis le fameux Congrès d'Epinais, qui l'a porté à la tête du Parti socialiste en 1971.

---

2. François Mitterrand aura tenu, au total, vingt-quatre grands meetings en province, parfois plusieurs le même jour : Beauvais, (7 mars), Rennes (21 mars), Bordeaux (25 mars), Amiens (27 mars), Lyon (2 avril), Ajaccio (3 avril), Avignon (4 avril), Metz (6 avril), Caen (7 avril), Brest (9 avril), Perpignan (10 avril), Dijon (11 avril), Bourges (13 avril), Besançon (14 avril), Grenoble (16 avril), Pau (17 avril), Lille (21 avril), Marseille (23 avril), Toulouse (24 avril), Montpellier (1<sup>er</sup> mai), Mulhouse (5 mai), Saint-Dié, Epinal et Nantes (8 mai).

Dans l'avion, François Mitterrand, comme à son habitude, est absorbé par son travail d'écriture et par la lecture des multiples notes qu'on lui transmet. Les passagers qui l'accompagnent ne le dérangent pas. Ils parlent évidemment de la campagne : l'ambiance, les derniers bruits, les sondages, les réactions aux précédents meetings ou les commentaires des médias.

Au cours de la conversation à bâtons rompus, Régis Debray<sup>3</sup> me demande s'il est vrai que je compte organiser un grand meeting entre les deux tours au Parc des Princes. Assez fier de mon idée, je lui confirme que ce doit être effectivement le « point d'orgue » de la campagne du second tour. La réservation du stade est faite et les affiches déjà prêtes. Il m'explique alors que le projet lui semble dangereux, voire très risqué. Soutenu avec passion par Danièle Mitterrand, qui s'est jointe à l'échange, il me décrit les

---

3. Régis Debray, écrivain, faisait partie des conseillers de François Mitterrand. Il sera, de 1981 à 1985, chargé de mission à l'Élysée pour les relations internationales.

risques de provocation, de mouvement de foule non contrôlé, voire d'attentat. Je suis un peu étonné mais, connaissant l'histoire personnelle de Régis au contact des situations révolutionnaires d'Amérique du Sud, je me dis qu'il a peut-être tendance à dramatiser et pense que cette discussion n'aura pas de suite.

Je me trompe. A la fin du meeting de Marseille, vers 21 heures, avant de repartir pour l'aéroport, François Mitterrand me prend à part et me dit : « Régis et Danièle m'ont parlé de votre projet de meeting au Parc des Princes<sup>4</sup> et je pense qu'ils ont raison. Il ne faut pas le faire. Ne prenons pas de risque inutile ». J'ai beau décrire les avantages, selon moi, de ce beau rassemblement populaire et objecter qu'on ne peut pas l'annuler, je sens vite qu'il ne faut pas insister : le meeting n'aura pas lieu !

Devant mon émotion et, pourquoi ne pas le dire, ma colère, François Mitterrand, qui sait combien je

---

4. En fait, il était au courant !

m'implique dans la direction de sa campagne, cherche à m'apporter une compensation. « Ecoutez, Quilès, puisque vous pensez que je vais gagner, eh bien, vous organiserez une grande fête pour ma victoire ! » Cette formule est une sorte de taquinerie et de plaisanterie entre nous, parce qu'il sait que je ne fais pas partie de ceux qui tergiversent, contrairement à d'autres socialistes, parfois même parmi ses amis fidèles. Certains d'entre eux se demandaient encore il y a quelques mois si cette troisième candidature de François Mitterrand à l'élection présidentielle était bien « raisonnable »<sup>5</sup>.

Il faut dire que la pression exercée par Michel Rocard, chouchou des enquêtes d'opinion, et les commentaires défavorables au Premier secrétaire du

5. Ce climat de doute avait amené Georges Dayan, un des meilleurs amis de François Mitterrand, à plaisanter (en son absence !) sur le caractère « incomplet » que revêtirait le *curriculum vitae* de son ami si celui-ci n'était pas président de la République. Il ajoutait en forme de dérision, avec son délicieux accent pied-noir : « Quoique... il sera tellement vieux qu'on lui fera croire qu'il l'a été ! ».

Parti socialiste, émanant de presque tous les médias, ont beaucoup contribué à ce pessimisme. Il y a encore quelques mois, l'avalanche des sondages ne laissait d'ailleurs place à aucun doute... chez tous ceux, nombreux, qui tenaient ces chiffres pour le critère suprême et exclusif d'appréciation d'une candidature. Je me souviens de ces enquêtes manifestant sans ambiguïté la préférence des sympathisants socialistes pour Michel Rocard. Par exemple, à la question « A votre avis, qui de François Mitterrand ou de Michel Rocard, serait le meilleur candidat pour l'élection présidentielle de 1981 ? », les réponses étaient<sup>6</sup> :

	Janv. 1980	Mars 1980	Sept. 1980	Nov. 1980 <sup>7</sup>
François Mitterrand	29	19	25	35
Michel Rocard	58	58	63	53

6. Sondages SOFRES cités par Jérôme Jaffré dans la revue *Pouvoirs* n° 20, 1981.

7. Sondage effectué après l'annonce par Michel Rocard qu'il ne serait pas candidat (8 novembre 1980).

Dans le même temps, les intentions de vote pour François Mitterrand le plaçaient au premier tour à environ 17 points derrière Valéry Giscard d'Estaing<sup>8</sup>. Autant dire, pour certains socialistes : mission impossible ! C'est ce qui m'avait amené à publier dans *Le Monde* une tribune, largement commentée, qui se concluait par ces mots : « Alors, j'en suis certain, François Mitterrand fera mentir les sondages une fois encore »<sup>9</sup>.

La perspective d'organiser une fête, comme me le suggère François Mitterrand, ne compense pas immédiatement l'immense déception que représente pour moi l'annulation du meeting du Parc des Princes. Je reviens donc, furieux, à Paris et, dès le lendemain, annonce la décision à l'équipe de campagne. En revanche, je ne dis rien sur l'idée de la fête, excepté quelques mots à Béatrice Marre, en

promettant de lui en reparler la semaine prochaine. Pour l'instant, l'urgence est aux derniers préparatifs avant le premier tour : le meeting final de Toulouse, après un passage à Verdun-sur-Garonne, la journée du dimanche 26 avril et le programme de la campagne des deux prochaines semaines. Bien entendu, personne ne doute de la présence de notre candidat au second tour. La question principale concerne son score et celui de l'ensemble de la gauche. Nous avons tous à l'esprit l'équation que François Mitterrand n'a cessé de nous répéter : « je ne pourrai pas l'emporter le 10 mai, si je ne réunis pas au moins 25 % des voix le 26 avril ».

---

8. François Mitterrand : 18 à 20% ; Valéry Giscard d'Estaing : 35 à 37 %.

9. « Peut-on faire mentir les sondages ? », *Le Monde*, 23-24 novembre 1980, cf. en annexe page 168.

## CHAPITRE 2

### **Ce sera la Bastille**

#### **Paul Quilès**

Les résultats du premier tour sont plutôt encourageants. Le 26 avril, François Mitterrand a réuni 26,1 % des suffrages exprimés, pas loin du résultat de Valéry Giscard d'Estaing (27,8 %). Le score de Georges Marchais (15,5 %), plus faible qu'escompté par le Parti communiste, s'explique par l'attitude de nombre d'électeurs communistes, qui n'ont pas été convaincus par le style de sa campagne et qui ont préféré voter « utile » dès le premier tour.

La configuration semble conforme à ce qu'espérait François Mitterrand, même si les voix de la gauche ne représentent que 47,2 % des suffrages exprimés. Il va donc falloir avant tout rassembler cet électorat et tout particulièrement l'électorat communiste<sup>10</sup>. Il faudra aussi, par une campagne bien ciblée contre le président sortant, qui a été l'objet de vives critiques de la part de l'électorat gaulliste et de son candidat Jacques Chirac, peser sur le report des voix à droite<sup>11</sup>.

Dans les jours qui suivent le premier tour, le rythme de la campagne s'intensifie, car les tâches ne manquent pas.

Sur le plan politique, l'événement le plus important est indiscutablement l'appel du Parti communiste, le

---

10. Plus de 92 % des électeurs de Georges Marchais apporteront leur voix à François Mitterrand au second tour.

11. Lors du premier tour, le 26 avril, Jacques Chirac a réuni 18 % des suffrages exprimés. Valéry Giscard d'Estaing n'en récupèrera que 73 % au second tour ; 16 % des électeurs chiraquiens voteront même pour François Mitterrand.

28 avril. Dans la résolution de son Comité central, après avoir souligné que Georges Marchais avait recueilli quatre millions quatre cent cinquante mille voix au premier tour, le Parti communiste s'est engagé à « faire tout le nécessaire pour battre Giscard d'Estaing et sa politique. Il ne saurait être question que nous lui apportions notre soutien. Et nous ne voulons pas nous abstenir ». Le texte se conclut par un appel à « voter au second tour pour le candidat socialiste, François Mitterrand » et invite les organisations communistes à diffuser largement cette prise de position.

Le débat télévisé qui opposera François Mitterrand à Valéry Giscard d'Estaing, le 5 mai, se prépare. Ce sera un moment décisif de cette fin de campagne et nous espérons que notre candidat fera la différence et prendra sa revanche sur l'affrontement souvent évoqué du débat télévisé de 1974 .

Il faut également affiner le programme et la préparation des grands meetings du candidat, en particulier

les rassemblements qui clôtureront la campagne le vendredi 8 mai. Ce jour sera par ailleurs emblématique, puisque Valéry Giscard d'Estaing a cru bon, pour faire « moderne » et plaire, pense-t-il, à son « ami » Helmut Schmidt, de supprimer cette commémoration. François Mitterrand a désapprouvé cet acte arbitraire. Pour le manifester solennellement, il se rendra dans l'Île de la Cité, à Paris, au mémorial des Martyrs de la Déportation, haut lieu de recueillement et de souvenir. Il y retrouvera là des résistants et d'anciens déportés, puis s'envolera dans un avion affrété pour la circonstance, où il rencontrera de nombreux journalistes, afin de se rendre aux trois meetings de Saint-Dié, d'Épinal et enfin de Nantes. L'emploi du temps de la journée sera serré et tout doit être minutieusement préparé.

Depuis le meeting du 23 avril à Marseille, à la fin duquel François Mitterrand m'a demandé d'annuler le grand rassemblement prévu entre les deux tours au Parc des Princes, je suis bien décidé à le prendre au

mot en préparant une fête à Paris au soir de la victoire du 10 mai, car je ne doute pas du résultat, même si les médias, notamment télévisés, se montrent souvent d'une partialité écœurante. A titre d'exemple, le service de presse de notre campagne a noté qu'au lendemain du premier tour, le 27 avril, le Journal de 13 heures de TF1 avait consacré 5 minutes à Jean-François Deniau (pour Valéry Giscard d'Estaing) et... 1 minute 30 secondes à Lionel Jospin, premier secrétaire du Parti socialiste<sup>12</sup> ! Quant au Journal de 13 heures d'Antenne 2, il avait présenté les déclarations de Jacques Chirac, Valéry Giscard d'Estaing, Georges Marchais... mais pas dit un mot sur celle de François Mitterrand !

Le 30 avril, j'ai enfin le feu vert de François Mitterrand pour organiser matériellement la fête. J'en parlerai de vive voix à Béatrice le lendemain à Montpellier.

---

12. Lionel Jospin avait été élu Premier secrétaire du Parti socialiste, après la désignation de François Mitterrand comme candidat à l'élection présidentielle, lors du Congrès de Créteil, en janvier 1981.

La question du lieu de la fête a été tranchée entre nous quelques jours auparavant. Nous voulions qu'elle se déroule place de la République, pour le symbole. Une visite sur place nous a convaincus que ce n'était pas envisageable, en raison des encombrements créés par de nombreux cars de touristes qui y stationnent en permanence. Nous nous sommes donc repliés sur la place de la Bastille, qui nous semble présenter des caractéristiques adaptées à la grande manifestation que nous prévoyons. Après tout, reprendre la Bastille le 10 mai 1981, c'est aussi un beau symbole !

### Béatrice Marre

Le jeune et fougueux Georges Frêche, élu maire de Montpellier aux élections municipales de 1977 et désireux de reconquérir son siège de député – perdu aux élections législatives de mars 1978 –, obtient à l'arrachée un meeting supplémentaire, organisé en quatre jours, et qui se tient le vendredi 1<sup>er</sup> mai dans

l'après-midi, car le candidat a d'autres visites à effectuer en fin de journée.

Je descends à Montpellier le 28 avril préparer l'événement, comme je le fais pour chacun des grands meetings. Un déroulé précis et un décor identique (le célèbre village morvandiau de la campagne de « La force tranquille ») doivent être respectés pour donner une unité à la campagne et permettre à François Mitterrand de trouver immédiatement ses repères, qu'il soit à Ajaccio ou à Lille.

« Je ferai dresser deux chapiteaux de 5000 places sur le site du futur Antigone », me dit le maire, « car nous attendons plus de dix-mille militants et sympathisants »<sup>13</sup>. « Et s'il pleut ? », lui répons-je, un peu

---

13. Le Languedoc-Roussillon est une terre de gauche depuis toujours. Le Conseil régional est aujourd'hui présidé par des socialistes depuis 37 ans, (mis à part les trois mandats de Jacques Blanc, élu avec les voix du Front national de 1986 à 2004). Par conséquent, les fédérations socialistes de l'Hérault et de l'Aude ont toujours été parmi les plus nombreuses de France.

inquiète à la pensée de milliers de personnes pataugeant dans la boue d'un chantier. « Pas un 1<sup>er</sup> mai, et pas à Montpellier », réplique-t-il, péremptoire. Va pour les chapiteaux !

Et de fait, le succès du meeting est total. Les deux chapiteaux sont largement débordés, toutes bâches relevées. Une joyeuse bousculade a failli empêcher François Mitterrand d'arriver et surtout de repartir ! Pas de pluie ; au contraire, une chaleur estivale sous un soleil de plomb ! J'en perds ma veste et mon sac... mais trouve sans mal auprès des militants les moyens de rentrer.

Il faut en effet rejoindre Paris au plus vite, car la campagne n'est pas terminée. Surtout, j'ai pu poser à Paul Quilès *la* question :

- « Est-ce que je peux maintenant lancer le montage de la fête de la Bastille, car il ne nous reste que cinq jours ouvrables pour l'organiser ?
- Oui, François Mitterrand m'a donné le feu vert,

m'annonce-t-il, aussi heureux que moi, car cela signifie que les doutes s'estompent quant au résultat de l'élection.

- Mais attention, toujours pas un mot à quiconque ! Embargo jusqu'à dimanche 10 mai, 20 heures, ajoute-t-il, sous peine d'annulation !
- Ne t'inquiète pas, lui dis-je, j'ai toute confiance dans la capacité de Jean-Marie Butzbach<sup>14</sup> à respecter l'embargo total, de même que les techniciens avec qui nous travaillerons. Quant à Claude Villers<sup>15</sup>, je suis sûre qu'il trouvera les formules appropriées pour éviter d'ébruiter l'affaire ».

Le maire de Montpellier est fou de joie de la réussite de sa manifestation et des félicitations reçues de François Mitterrand, auquel il voue une grande

---

14. Jean-Marie Butzbach est le directeur de la société de communication Communimage, avec laquelle travaille le Parti socialiste depuis le milieu des années 1970.

15. Claude Villers est l'animateur de l'émission culte du moment, sur France Inter, « Le Tribunal des flagrants délires ».

admiration. Il nourrit sans doute également quelques espoirs pour son propre avenir. Je suis alors témoin, dans le bureau de la Mairie, où il m'a rejointe avec ses principaux collaborateurs, d'une scène mémorable. Georges Frêche s'exclame, dans une grande envolée et en m'embrassant chaleureusement : « Béatrice, tu as été formidable ! Tout ça, c'est grâce à toi, je vais te faire citoyenne d'honneur de la ville de Montpellier<sup>16</sup> et te remettrai la médaille d'or de la ville au cours d'une cérémonie dont on se souviendra ! »

---

16. Cela ne se produisit pas. Georges Frêche n'ayant jamais été ministre, ne le pardonna pas à François Mitterrand, ni à ses proches, à tel point que, élu président du Conseil Régional de Languedoc-Roussillon en 2004, il baptisa du nom de François Mitterrand la plus petite salle qu'il put trouver dans l'Hôtel de région, avec ce commentaire : « à petit président, petite salle » ! Georges Frêche avait été plus élégant dans ses débuts en politique.

### CHAPITRE 3

## L'intendance précède

### Béatrice Marre

De retour de Montpellier, outre mes deux rendez-vous avec Jean-Marie Butzbach et Claude Villers pour préparer la fête, je dois me rendre à Mulhouse, Saint-Dié, Epinal et Nantes, pour organiser les quatre derniers meetings de la campagne : ceux de Mulhouse, de Saint-Dié, et d'Epinal avec les camarades des fédérations socialistes et celui de Nantes avec l'équipe du maire, Alain Chenal. La mise en place du dispositif de la soirée électorale à Solférino me prend aussi beaucoup de temps : couverture de

la cour, installations électriques et vidéo, salle de presse, buffet – avec champagne –, sans oublier les badges, la liste des invités et la sécurité de l'ensemble.

Jean-Marie Butzbach vient à Solférino dès le matin du lundi 4 mai pour me présenter les propositions techniques et financières de l'entreprise Régiscène<sup>17</sup>.

- « L'unique solution pour préserver l'embargo, me dit-il, c'est de pouvoir installer une scène et tout l'équipement périphérique en moins d'une heure et sans dispositif préalable. L'équipe de Régiscène est la seule en mesure de préparer tout cela sur des camions semi-remorques dans ses locaux d'Alfortville. Restera à les acheminer place de la Bastille.
- Très bien, lui dis-je, mais il faudrait aller voir sur place avec eux l'emplacement exact et les éléments de sécurisation dont nous aurons besoin ».

---

17. Régiscène est une entreprise de son et lumière d'Alfortville, spécialisée dans les grands événements musicaux d'extérieur, tels la Fête de l'Humanité de la Courneuve.

Nous nous retrouvons donc mardi 5 mai au matin, d'abord à la Bastille, à 8 heures pour avoir une vue dégagée de la place, puis dans mon bureau de Solférino pour finaliser l'opération. Le meilleur emplacement est au pied même de la Colonne de Juillet, au centre de la place. Les camions – plus précisément les deux remorques mises bout à bout pour former la scène –, doivent faire face au boulevard Beaumarchais, car c'est à cet endroit que la foule, même éloignée, pourra voir le plus facilement la scène. Il nous faudra des barrières de ville pour protéger l'espace technique de la foule, mais nous ne pourrons les demander qu'à 20 heures, le dimanche soir. Espérons que leur acheminement ne prendra pas trop de temps !

Je demande s'il est possible d'installer l'eidophore<sup>18</sup> et son grand écran de six mètres de haut par douze mètres de large, accroché en hauteur sur un

---

18. Appareil permettant de projeter des images vidéo en grand format.

portique, tourné également vers le boulevard Beaumarchais. Il permettra de visionner, en rétro-projection, aussi bien ce qui se déroule sur la scène que les retransmissions des plateaux de télévision des trois chaînes.

Utilisé au Parc des expositions de la porte de Versailles le 26 janvier dernier, lors de la présentation de la candidature de François Mitterrand devant plus de trente mille personnes, ce dispositif avait produit un effet spectaculaire. C'était une première en France<sup>19</sup> et je me souviens d'un bref échange avec notre candidat, lorsque je l'avais prévenu de l'existence de cet écran géant :

- « Alors, m'avait-il dit, joignant le geste à la parole, cela veut dire que si je porte mon index à mon

---

19. Il n'existait à cette époque qu'un seul eidophore en France, propriété du CNIT de la Défense, à Paris, qui avait refusé son utilisation pour « une manifestation politique ». Nous avons dû faire appel à une société belge qui, elle, accepta de transporter l'appareil de Bruxelles à Paris.

nez, les gens verront ce doigt agrandi à la taille de vingt centimètres ? Cela risquerait de manquer de discrétion !

- Oui Monsieur, c'est pourquoi je vous en avertis, mais en contrepartie, le centième rang pourra non seulement vous entendre, mais aussi vous voir ».

Nous faisons la *check-list* : deux groupes électrogènes, deux portiques, l'un pour l'écran géant, l'autre pour les spots d'éclairage de la scène, les châteaux d'enceintes, les cars régie, avec leurs tables de montage son et vidéo, les micros, sans oublier les estrades pour la presse et les caméras vidéo, etc. Bref, une installation digne du *back stage* d'une salle moderne de concert ! Cela n'a jamais encore été fait dans un cadre politique<sup>20</sup> et je ne cache pas à mes interlocuteurs une certaine inquiétude. La suite va me donner raison.

---

20. Ce type d'installation est devenu aujourd'hui tout à fait classique.

### *Le dîner à la Coupole*

Reste à faire en sorte d'occuper cette scène plusieurs heures. Nous comptons pour cela sur Claude Villers. Ses opinions politiques sont bien connues. Contacté au début de la semaine précédente par Paul Quilès, il a accepté d'animer la soirée.

Lors de mon coup de fil de Montpellier, Claude Villers m'avait dit : « Je commence mes consultations d'artistes ce week-end au téléphone, mais ce n'est pas simple avec la contrainte d'embargo que vous m'imposez. » Rappelé comme convenu le lundi 4 mai au matin, il me donne rendez-vous pour dîner le soir même, au restaurant La Coupole, où, me dit-il, « je verrai du monde et je pourrai poser la question les yeux dans les yeux ». Pourquoi cette remarque, me demandé-je, en raccrochant ?

Et me voici à La Coupole, à la table de Claude Villers. Ce restaurant du boulevard du Montparnasse est le

rendez-vous de tout ce que Paris comporte d'artistes et d'intellectuels de gauche, qui, pour beaucoup, y ont leur table attitrée. Je n'ai jamais eu l'occasion de déjeuner ou de dîner dans ce restaurant, aux tarifs trop élevés pour moi, temple de la contestation libertaire et parfois échevelée.

Je suis donc doublement impressionnée, d'abord par le lieu, ensuite par mon hôte, que j'écoute presque tous les jours sur France Inter entre 11 heures 30 et 12 heures 45, fascinée par ce président du « Tribunal des flagrants délires », aussi irrespectueux et drôle que ses deux acolytes, Pierre Desproges et Luis Régio.

« Eh bien, me dit-il, ce n'est pas simple, votre affaire ! Si vous saviez les contorsions que j'ai dû faire au téléphone pendant tout le week-end ! Du genre : « Salut, tu vas bien ? Dis-moi, si je ne me trompe pas, tu ne te désintéresses pas de l'élection présidentielle, ni surtout de l'un des candidats ?... Oui, je parle de François Mitterrand, bien sûr... Bon...

Pourquoi je te pose cette question ? Eh bien, d'abord, est-ce que tu es à Paris dimanche soir prochain ? Possible ?... Parce que, mais rien n'est sûr, il se pourrait que si tout se passe comme nous le souhaitons, on ait besoin de toi pour faire la fête... D'accord, je te rappelle ! »

Claude Villers ajoute : « Je sens parfois une subreptice hésitation, lorsque je parle d'une implication personnelle de l'intéressé ! C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de venir ici : on va y passer la soirée, mais nos amis artistes ne pourront pas esquiver comme au téléphone ! Ce sera oui ou non, et on sera fixé ! »

Je découvre alors que le monde des artistes n'est pas différent des autres : il y a ceux qui s'engagent<sup>21</sup> et ceux qui préfèrent attendre, voire voler au secours

---

21. Comme ceux qui ont accepté de participer au Comité de soutien national du candidat : Marie-Paule Belle, Michel Piccoli, Daniel Gélin, Marcel Amont, Maurice Biraud, Annie Girardot... et bien d'autres.

de la victoire. Il est vrai que beaucoup d'artistes dépendent de leurs producteurs ou agents, lesquels ne sont généralement pas à gauche !

Et, pour mon plus grand plaisir, notre table est assez fréquentée !

## CHAPITRE 4

### **Une matinée fébrile**

#### **Béatrice Marre**

Dimanche 10 mai. Depuis 7 heures du matin, c'est le branle-bas de combat au 10 rue de Solférino, siège du Parti socialiste<sup>22</sup> et de la campagne présidentielle, comme l'a souhaité François Mitterrand.

---

22. Le Parti socialiste avait emménagé au 10 rue de Solférino, ancien siège du mouvement syndical CGT, durant l'été 1980, pour rassembler en un lieu unique les services éparpillés dans différents locaux, à la Cité Malesherbes (ancien siège de la SFIO), au 7 bis place du Palais Bourbon et boulevard Saint-Germain.

Jusqu'au 26 avril au soir, c'est-à-dire pour toute la campagne du premier tour, Solférino a été le siège de campagne du candidat socialiste. Pas de difficulté, donc, pour l'accès à l'intérieur de l'immeuble : les socialistes munis de leur carte – et les visiteurs des uns ou des autres – étaient facilement identifiables.

Mais depuis le 27 avril, François Mitterrand est le candidat de toute la gauche. Il faut absolument éviter les impairs lorsque des membres des autres partis se présentent. Un système de badges a été mis en place, en liaison avec les sièges de campagne des autres partis, pour éviter au maximum les frictions.

Responsable du fonctionnement du siège de campagne, je suis un peu inquiète des risques de débordement le soir du 10 mai, car je n'ai aucun doute sur l'afflux massif de militants ou de sympathisants dès la fin de l'après-midi. Les normes de sécurité imposent de ne laisser entrer qu'un nombre limité de personnes – autour de trois cents –, et les journalistes,

à eux seuls, seront bien une centaine, compte tenu de l'intérêt sans précédent que suscite cette élection auprès des medias internationaux.

Dès 7 heures du matin, il faut donc modifier l'accès principal du siège, qui se fera par le porche de la plus grande cour intérieure et non plus par la grille du 10 rue de Solférino, afin d'éviter la circulation des invités dans les bureaux. Cette cour est couverte d'une toile de tente et la salle Marie-Thérèse Eyquem<sup>23</sup> transformée en salle de presse. Des barrières sont mises en place tout au long de la façade pour canaliser l'affluence et une équipe de militants est affectée au service d'ordre<sup>24</sup>, sous l'autorité de Gérard Hoang Cong.

---

23. Grande salle de réunion du Secrétariat national et du Bureau exécutif du Parti socialiste, située au rez de chaussée. François Mitterrand avait tenu à honorer Marie-Thérèse Eyquem, tant il tenait en haute estime cette militante infatigable des mouvements associatifs, sportifs et féministes, qu'il nomma en 1975 Secrétaire nationale du Parti socialiste – elle fut la seule femme à occuper cette fonction, avec Edith Cresson. Elle disparut brutalement le 8 août 1978.

24. Familièrement désigné par ses initiales : S.O.

Mais le service d'ordre ne pourra pas faire face, seul, aux inévitables pressions de ceux qui estimeront avoir un droit naturel à entrer. Une cellule d'accueil est donc chargée du contrôle des invitations. Les membres de cette équipe, choisis pour leur bonne connaissance du Parti socialiste et des « partis frères », ont aussi pour mission de réparer les éventuels oublis, voire de trancher lorsque des invités surprise se présenteront.

### Paul Quilès

En ce dimanche 10 mai 1981, la plupart des Français s'apprêtent à remplir leur devoir citoyen pour le second tour de l'élection présidentielle. On s'attend à ce qu'ils participent massivement à ce scrutin, en raison de l'intérêt porté à une campagne électorale fertile en rebondissements, qui a suscité de nombreux débats particulièrement vifs. Les deux camps se sont en effet mobilisés et ont affiché des enjeux très tranchés : pour les uns, il s'agit de mettre fin au règne

giscardien et à la mainmise de la droite sur l'Etat, qui dure depuis 23 ans ; pour les autres, il faut éviter à la France l'arrivée au pouvoir des « socialo-communistes ».

Les militants socialistes, qui se sont ardemment engagés dans la campagne de François Mitterrand, savent que la journée va être chargée. Ils commencent à réaliser qu'ils vont devoir gérer leur impatience jusqu'à l'instant fatidique, 20 heures. Pour l'instant, ils participent à la mise en place des bureaux de vote dans toutes les communes de France et, dès 7 heures et demie, l'animation est intense autour des assesseurs et des délégués des candidats, pour les dernières vérifications ou les contestations concernant les listes électorales ou les votes par procuration.

Avant de me rendre rue de Solférino, au siège de la campagne, je fais la visite traditionnelle des bureaux de vote du XIII<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, dont je suis le député depuis trois ans, après en avoir été le

secrétaire de la section socialiste. C'est pour moi l'occasion de sentir l'ambiance, en rencontrant une dernière fois les électeurs avant le vote. Je les trouve assez déterminés, surtout ceux de gauche, que je connais, mais je me dis que cela ne veut rien dire puisque les adversaires restent bien entendu silencieux, même si je distingue bien par endroits des regards dépourvus d'aménité !

Avides de connaître les dernières indications fournies par les sondages confidentiels, les militants<sup>25</sup> présents dans les bureaux de vote me pressent de questions et, sans leur donner d'assurance, je leur fais part de mon optimisme pour le résultat de ce soir.

---

25. Hommes et femmes, âgés de 25 à 65 ans, les militants de ma section, après avoir mené une campagne enthousiaste et harassante, sont encore mobilisés en cette journée d'élection. Ils siègent dans tous les bureaux de vote, comme délégués ou assesseurs, dûment instruits de leurs droits et devoirs. Une autre équipe leur assure la confection et la distribution des sandwiches à l'heure du déjeuner. Le soir, le secrétaire de section collectera les résultats, apportés par un délégué de chaque bureau. Tout cela avec du papier et des stylos... parce qu'on n'est pas encore à l'heure du numérique !

En fin de matinée, après ma tournée des bureaux de vote du XIII<sup>ème</sup> arrondissement, je reviens à Solférino, pour faire le point avec Béatrice sur la préparation de la fête prévue ce soir à la Bastille. Curieusement, nous ne nous posons pas la question, en cet instant, de savoir si le résultat de l'élection permettra bien de la réaliser... Cela vaut peut-être mieux, pour ne pas entraver notre énergie, qui doit rester intacte dans cette dernière phase de montage du projet.

Vers 13 heures, je propose à quelques collaborateurs de l'équipe de campagne de venir déjeuner avec moi et nous nous retrouvons pour un moment de détente dans un restaurant de la place Saint-Michel. La conversation ne porte naturellement que sur un sujet : les chances de gagner ce soir. Chacun donne ses impressions, fait part des dernières rumeurs et y va de son analyse. Parmi les prévisions, celle de Gérard Le Gall, expert en sondages et membre de mon équipe, ne manque pas de m'étonner. Alors que

je fonde mon optimisme sur l'évolution favorable des trois indicateurs de mesure de l'opinion (intentions de vote, souhaits de résultat, prévisions de résultat), qui ont progressé et dépassent parfois 50 % en faveur de François Mitterrand, Gérard nous explique que « ce sera très dur, voire impossible ». Inutile de dire que le débat est vif entre nous et que nous ne comprenons pas son accès de pessimisme. Pour ma part, je n'ai pas l'intention de me laisser démoraliser à quelques heures de l'annonce du résultat.

## CHAPITRE 5

### **On n'en peut plus d'attendre**

#### **Paul Quilès**

Je passe le reste de l'après-midi dans mon bureau, dans une sorte de tour de France téléphonique avec mes nombreux correspondants des fédérations socialistes de province, pour faire le point sur la situation dans les différents départements. Il y a naturellement quelques petits problèmes de contentieux électoraux locaux à régler, mais cela compte peu devant la question que nous nous posons tous : comment votent les électeurs ?

Difficile de répondre. Certains élus me font remarquer que, dans des départements où Jacques Chirac a fait un beau score au premier tour, certains électeurs ne se précipitent pas aux urnes. Globalement, la participation semble élevée, ce que confirment les chiffres du ministère de l'Intérieur, mais comment faut-il l'interpréter ? S'agit-il du vote du « camp de la peur », mobilisé par la droite contre les « socialo-communistes » ou assiste-t-on à un vote massif de l'ensemble de la gauche ?

Dans les bureaux et les couloirs de Solférino, chacun a sa petite idée et la confronte à celle du voisin. J'ai le sentiment de me trouver dans une ruche bourdonnante et inquiète. Ces discussions ont au moins le mérite... de faire passer le temps !

### Béatrice Marre

Vers 16 heures, Paul me fait venir dans son bureau. Après s'en être entretenu avec Lionel Jospin et Pierre

Mauroy, porte-parole du candidat, il me demande de prendre contact avec les responsables du Parti socialiste qui auront à participer aux débats sur les plateaux de télévision lors de la soirée électorale. Les trois chaînes<sup>26</sup> ont en effet programmé une émission ininterrompue, entre 19 heures 30 et 22 heures 30 pour France Régions 3 (FR3), et jusqu'à minuit pour TF1 et Antenne 2.

TF1, jumelée avec France Inter et RFI<sup>27</sup>, souhaite organiser trois débats politiques, à 20 heures 30, 21 heures 30 et 22 heures 30, suivis d'une table ronde

---

26. Rappelons qu'en 1981, la télévision, en France, est constituée de trois sociétés nationales de programme : TF1 (privatisée en 1987), Antenne 2 et France Régions 3 (qui appartiennent depuis septembre 1992 au groupe France Télévision, devenu SA en 2000), utilisant les moyens techniques de trois établissements publics : TDF (Télédiffusion de France, en charge des réseaux d'émetteurs, privatisée en 2002), la SFP (Société française de production, privatisée en 2001), et l'INA (Institut national de l'audiovisuel), seul établissement public survivant du plan Marceau Long de 1974, qui avait supprimé l'ORTF, Office de Radiodiffusion-Télévision françaises.

27. France Inter et RFI appartiennent en 1981 à Radio France, septième société nationale créée par le plan Marceau Long, et aujourd'hui toutes deux SA.

d'éditorialistes de la presse écrite, à 23 heures 30. Antenne 2, avec Europe n°1<sup>28</sup>, prévoit un plateau tournant, avec une succession de responsables politiques, au moins trois pour chacune des quatre formations politiques principales : Union pour la démocratie française (UDF) et Rassemblement pour la République (RPR) pour la droite, Parti socialiste (PS) et Parti communiste (PC) pour la gauche. FR3 procède de même, mais sur une durée plus courte.

Il faut donc joindre les responsables du Parti en s'assurant de leur disponibilité (beaucoup sont en province dans leurs villes d'élection et certains, tel Pierre Joxe, ont accompagné François Mitterrand à Château-Chinon) et en respectant les différentes sensibilités du Parti socialiste.

Finalement, Gaston Defferre préfère rester à Solférino et Michel Rocard est curieusement impos-

---

28. Europe n°1, société privée de radio créée en 1955, devient Europe 1 en 1983.

sible à joindre. Pierre Mauroy, Jean Poperen et Laurent Fabius ouvriront donc les plateaux de TF1, Antenne 2 et FR3 à 20 heures 30 et seront remplacés à 21 heures 30 par Lionel Jospin, Pierre Mauroy et Jacques Delors. Ce dernier ira ensuite rejoindre TF1 à 22 heures 30 et Jean-Pierre Chevènement prendra le relais de Pierre Mauroy à la même heure, sur Antenne 2. Roger-Gérard Schwartzberg, président du Mouvement des radicaux de gauche, clôturera la soirée de FR3<sup>29</sup>.

---

29. Ils seront face à Charles Fiterman et Paul Laurent (PC), Claude Labbé, Bernard Pons, Pierre Messmer, Charles Pasqua et Alain Juppé (RPR), Jean-François Deniau, Roger Chinnod, Michel Poniatowski, Jean Lecanuet, Jacques Blanc et Monique Pelletier (UDF). A noter : Monique Pelletier, seule femme sur les 10 heures d'antenne en direct de la soirée, fut l'une des neuf femmes ministres nommées par Valéry Giscard d'Estaing entre 1974 et 1981 (avec Simone Veil, Françoise Giroud, Hélène Dorlhac, Alice Saunier-Seité, Annie Lesur, Christiane Scrivener, Nicole Pasquier, et Hélène Missoffe). Tous les partis ont envoyé leurs poids lourds en début de soirée sur les deux chaînes nationales, laissant les jeunes loups se faire les dents plus tard dans la nuit ou sur FR3 ! C'est ainsi qu'Alain Juppé et Jacques Blanc, pour la droite, se sont trouvés face à Laurent Fabius, Jean-Pierre Chevènement ou Roger-Gérard Schwartzberg, pour la gauche.

## CHAPITRE 6

### **Le coup de fil de 18 heures 30**

**Paul Quilès**

Il est 18 heures : la plupart des bureaux de vote viennent de fermer, excepté dans les grandes villes de province, où l'on peut encore voter jusqu'à 19 heures et à Paris, où les bureaux ferment à 20 heures.

C'est maintenant que les ordinateurs des instituts de sondage vont commencer à tourner, pour faire très rapidement des prévisions qu'on espère fiables. Tout au long de la journée, dans de nombreux bureaux de vote témoins à travers toute la France, des enquêteurs

ont procédé à des sondages de sortie des urnes. Leurs chiffres, couplés à de nombreux paramètres, permettront aux instituts de donner des indications confidentielles sur le résultat final. Si la fourchette<sup>30</sup> se situe au dessus de 50 %, le résultat pourra être considéré comme quasi certain, mais rien ne doit être publié avant 20 heures.

Jérôme Jaffré, directeur de la SOFRES<sup>31</sup>, a promis de m'appeler vers 18 heures 30 pour me communiquer cette fourchette, si elle est significative. C'est dire si la tension est désormais palpable dans les couloirs du siège de la campagne. Il faut savoir contrôler ses nerfs en ces instants que l'on pressent – ou que l'on souhaite – historiques. Tout le monde ne réagit pas de la même façon. Agitation bruyante des uns, inquiétude silencieuse des autres.

---

30. Ecart qui mesure l'incertitude entre les estimations minimum et maximum.

31. La SOFRES (Société française d'enquêtes par sondages), créée en 1963, est aujourd'hui TNS SOFRES, holding internationale et deuxième groupe mondial d'études de marché et d'opinion.

Pour calmer l'anxiété (ou la partager ?), je choisis d'organiser une réunion dans mon bureau et d'y convier les responsables présents, de façon à attendre ensemble les premières indications de la SOFRES. Autour de la table, sur laquelle j'ai posé le téléphone<sup>32</sup> qui devrait bientôt sonner, se trouvent notamment Lionel Jospin, Laurent Fabius, Jacques Attali, Pierre Bérégovoy, Gaston Defferre, Gérard Le Gall, Béatrice Marre. Chacun trompe l'attente à sa façon, les uns légèrement crispés, les autres franchement nerveux, certains bavards, d'autres silencieux... Plus les minutes passent, plus l'événement se rapproche, plus je sens l'angoisse collective qui nous étreint.

Un peu avant 18 heures 30, la sonnerie retentit. Le silence se fait et je décroche vivement le téléphone, avec un empressement non dissimulé. Tous les regards se fixent sur mon visage, pour essayer de

---

32. Il s'agissait naturellement à l'époque d'un téléphone fixe !

distinguer la teneur du message que je reçois. L'attente n'est pas longue, car le message que me transmet Jérôme Jaffré est sans ambiguïté : « Paul, c'est bon, la fourchette est nettement supérieure à 50 %. » Comme je lui demande si les votes qui vont intervenir d'ici 20 heures ne risquent pas de modifier le résultat, il me rassure : « Tout cela a été intégré dans nos modèles. Ne t'inquiète pas. Tu peux l'annoncer à Mitterrand. Encore bravo. »

J'ai à peine le temps de penser aux échanges un peu vifs que nous avons eus tous les deux quelques mois auparavant, lorsque le directeur de la SOFRES critiquait mon article du *Monde* sur les sondages. C'est en effet une formidable explosion de joie autour de moi. L'un pleure, l'autre est hilare, un autre en pleine extase, chacun congratule le voisin... Pour ma part, je suis heureux de voir que ma prévision se réalise, mais il me faut immédiatement penser à la suite.

Tout va maintenant très vite ! La suite, c'est d'abord d'appeler l'hôtel du Vieux Morvan, à Château-Chinon, où se trouve François Mitterrand, ce que je fais. On me le passe immédiatement et je lui annonce la nouvelle... qui le laisse impassible. En apparence sûrement, parce que l'homme qui a consacré tant d'années de sa vie et d'énergie à ce combat doit ressentir au fond de lui une intense émotion en cet instant. Mais, tel que nous le connaissons, il n'en fait rien paraître : « C'est bien, me dit-il, en écoutant les explications de Jérôme Jaffré que je lui transmets, mais ne nous emballons pas... attendons le résultat définitif. »<sup>33</sup> Autour de la table, il semble bien pourtant que personne n'a l'intention d'attendre !

---

33. Un ami m'a rapporté que, quelques instants plus tard, convaincu par la succession de sondages positifs en sa faveur, François Mitterrand a commencé à véritablement y croire et même à plaisanter, en rappelant la fameuse phrase de Marceau Pivert, leader des Jeunesse socialistes, après la victoire du Front Populaire en 1936 : « Enfin, les ennuis commencent... » !

Je donne le téléphone à Lionel Jospin, qui échange quelques mots avec François Mitterrand et chacun sort rapidement de mon bureau. Certains prennent une mine renfrognée, pour ne rien laisser paraître, à tel point que ma secrétaire pense que François Mitterrand a perdu ! D'autres ne peuvent s'empêcher de montrer une mine réjouie qui ne laisse place à aucune ambiguïté sur ce que nous venons d'apprendre !

La suite des événements, c'est aussi de lancer effectivement l'opération « Fête de la Bastille ». Il est 18 heures 45. Je demande à Béatrice de rester avec moi dans mon bureau et j'appelle au téléphone le Préfet de Paris, Pierre Somveille. Je sais que celui qui a servi des ministres de l'Intérieur comme Maurice Papon, puis Raymond Marcellin, avant de devenir Préfet de Paris en 1996, ne va pas accueillir ma demande avec le sourire. Je dois en effet lui annoncer qu'un rassemblement populaire va se dérouler ce soir place de la Bastille pour fêter la victoire de François

Mitterrand. Pas question naturellement de lui demander une autorisation, mais je souhaite que les forces de police soient présentes et discrètes. Je garde en effet un mauvais souvenir de la marche des paysans du Larzac sur Paris en 1979, lorsque le même préfet m'avait refusé que l'énorme manifestation se déroule sur le parcours traditionnel Bastille-Nation. En l'envoyant sur le boulevard Jourdan, il avait favorisé les débordements des « autonomes » (pas si autonomes !), qui auraient pu mal tourner.

Cette fois, Pierre Somveille n'hésite pas. Il me dit sur un ton apparemment détaché qu'il connaît les estimations des instituts de sondage et qu'il attend les instructions. J'y mets tout de même les formes, car je n'ai aucune autorité pour lui en donner, mais il sait que j'ai la confiance de celui qui sera dans quelques jours le nouveau président de la République et cela compte, pour un haut fonctionnaire !

Je lui explique que, par souci de responsabilité et afin d'éviter des manifestations dispersées, voire intempestives et en conséquence peut-être difficiles à contrôler, le Parti socialiste a décidé de canaliser toute cette joie dans une grande fête populaire organisée place de la Bastille. Blanc sonore au bout du fil... « Monsieur le Préfet, je vais vous passer Béatrice Marre, en charge de cette soirée, qui va vous en exposer l'organisation. Je souhaite que vous accédiez à ses demandes, en particulier en matière de sécurité : nous voulons, vous le comprendrez, éviter tout incident. »

### Béatrice Marre

Et me voici en conversation d'égale à égal avec l'un des plus hauts responsables de l'administration française, le Préfet de Police de Paris. Non seulement je m'entretiens en direct avec une si haute autorité dans la hiérarchie du pouvoir, mais encore je lui donne des instructions ! C'est une réelle émotion pour moi, qui

ne connais pas les relations avec l'appareil d'Etat, à la différence des quelques socialistes qui ont été « aux affaires » vingt-trois ans auparavant<sup>34</sup>. De plus, pour une militante qui a vécu toutes les manifestations parisiennes depuis mai 1968, la police est une entité plutôt « infréquentable » !

En cet instant, je prends vraiment conscience de ce que veut dire l'expression « Etat Républicain » et réalise concrètement que François Mitterrand est désormais, et pour au moins sept ans, le Président de la République.

Le Préfet m'écoute attentivement et pose des questions sur un ton parfaitement professionnel, qui ne laisse apparaître aucun état d'âme sur la légitimité

---

34. Parmi les membres des gouvernements des deux septennats de François Mitterrand, seuls Gaston Defferre, Alain Savary, qui sera ministre de l'Education nationale de 1981 à 1984, et Maurice Faure, ancien président du Mouvement des Radicaux de gauche, qui sera le Garde des Sceaux du premier gouvernement de Pierre Mauroy (pour un mois et un jour), avaient été ministres sous la IV<sup>ème</sup> République.

de son interlocutrice. Il est vrai que la nature m'a dotée d'un timbre de voix plutôt grave...

Je donne au Préfet les détails suivants : le matériel nécessaire à l'animation de la fête est prêt à être acheminé vers la place de la Bastille. Il est actuellement en attente dans les locaux de l'entreprise Régiscène, à Alfortville. Il serait donc nécessaire que ce convoi, composé notamment de deux camions semi-remorques, soit escorté par des motards de la Préfecture pour faciliter son arrivée à la Bastille.

- « Où allez-vous installer ces camions ? » me demande le Préfet.
- Après être allés vérifier sur place, nous avons prévu de positionner la scène, c'est-à-dire nos semi-remorques, au centre de la place, au pied de la colonne, face au boulevard Beaumarchais. Un grand écran sera également monté, ainsi que des châteaux d'enceintes. Nous apportons nos pro-

pres groupes électrogènes pour alimenter la sonorisation et les lumières.

- Très bien, me répond le Préfet, votre interlocuteur sur place sera le Commissaire central du XII<sup>ème</sup> arrondissement, Monsieur Philippe Meerschardt. Je le prévien de votre arrivée et de l'ensemble du dispositif. N'hésitez pas à m'appeler en cas de nécessité. »

Je joins alors Jean-Marie Butzbach, qui attend le feu vert à Alfortville aux côtés du responsable de Régiscène. Je lui indique que le convoi pourra partir dès l'arrivée des motards.

Croisant Jean-Martin Cohen-Solal<sup>35</sup>, je lui confirme qu'il peut mobiliser ses amis du SAMU, pour la Bastille, mais à 20 heures seulement !

---

35. Jean-Martin Cohen-Solal, aujourd'hui directeur général de la Mutualité française, était alors un jeune médecin parisien en charge des questions de santé dans l'équipe de Jacques Attali.

## Paul Quilès

Il est 19 heures 15. L'agitation est à son comble dans les couloirs et les bureaux de Solférino. Comme on pouvait s'y attendre, la nouvelle s'est répandue et certains ne peuvent pas se retenir. Laurent Fabius crie sa joie depuis une fenêtre en s'adressant à la foule, qui commence à arriver, ce qui provoque une immense clameur, reprise de rue en rue. Les militants et les sympathisants affluent, dans un brouhaha qui ne cesse de croître, depuis les quais Voltaire et Anatole France, les rues de l'Université et de Lille, le boulevard Saint-Germain.

Les journalistes et les équipes des chaînes de télévision et de radio arrivent également nombreux et investissent la salle Marie-Thérèse Eyquem, où Lionel Jospin doit faire une déclaration après 20 heures. Voyant la cohue, je recommande à Béatrice de partir immédiatement à la Bastille, si elle veut arriver avant les camions !

## CHAPITRE 7

### **Ceux qui rient, ceux qui pleurent**

#### Paul Quilès

Le suspense a été bien ménagé par Antenne 2. « Dans quelques secondes, vous allez connaître le nouveau Président de la République », annonce d'une voix qui se veut neutre Jean-Pierre Elkabbach, qui enchaîne : « Nous vivons ensemble un moment décisif », pendant que son compère, Etienne Mougeotte, joue à l'horloge parlante : « 25 secondes, 15 secondes, 10 secondes, 5 secondes, 4, 3, 2, 1... » « François Mitterrand est élu président de la République », proclame Jean-Pierre Elkabbach.

Lorsqu'à 20 heures pile, les chaînes de télévision annoncent le résultat donné pour certain par les instituts de sondage (51,7 % pour CII Honeywell Bull)<sup>36</sup>, je ne ressens évidemment pas l'extraordinaire émotion des millions de Français qui découvrent le visage du nouveau président se déroulant sur leur écran<sup>37</sup>. Pour moi, François Mitterrand est Président de la République depuis une heure et demie, mais je regarde avec bonheur cette liesse s'emparer du pays.

Partout, c'est une véritable explosion de joie. Même sur le plateau de télévision de TF1, la clameur est telle que Jean-Marie Cavada s'énerve : « Un peu de silence, je vous prie... ». Les visages des présenta-

teurs, dont on connaît les préférences, ne sont pas au diapason de ces sentiments, mais il leur faut garder bonne contenance, alors que commence une longue et historique soirée, qui va voir se succéder déclarations, interviews, débats et reportages.

Au siège de la campagne, rue de Solférino, c'est le délire. Les visages sont rayonnants. Dans les couloirs et surtout dans la cour intérieure, la foule des invités, des militants et des journalistes se presse dans un brouhaha indescriptible. On s'embrasse, on trinque, on se congratule. J'y retrouve l'actrice Annie Girardot, qui a fait partie de mon comité de soutien pour les élections législatives. Coluche, lui, est particulièrement en forme ; l'humoriste, qui avait déclaré sa candidature à l'élection présidentielle avec un ruban tricolore cachant sa virilité et une plume d'autruche bien placée, lance bruyamment : « Le 10 mai, c'est pas une bonne date pour les rois... y'en a deux qui sont morts ce jour-là : Louis XV et Giscard d'Estaing » !

36. La SOFRES travaillait avec TF1, tandis qu'Antenne 2 avait fait alliance avec CII-Honeywell Bull (née de la vente par le gouvernement français, en 1975, de la Compagnie Internationale d'Informatique au groupe américain Honeywell Bull).

37. Au moment du déroulement de l'image, certains téléspectateurs ont cru pendant quelques secondes qu'il s'agissait de Giscard, dont le haut du visage, stylisé, ressemblait à celui de son concurrent...

Lionel Jospin quitte son bureau pour rejoindre la presse dans la salle Marie-Thérèse Eyquem et, quelques minutes après 20 heures, il fait sa déclaration devant une marée de micros et de caméras. Son discours de cinq minutes, sérieux et argumenté comme à l'habitude, est la première intervention d'un socialiste après l'annonce de la victoire. Lionel Jospin y analyse les raisons du succès de François Mitterrand, obtenu malgré la campagne de peur menée par la droite ; il se félicite de ce « beau jour pour la démocratie », « jour de joie » pour un grand nombre de Français et pour des millions de personnes à travers le monde.

Alors qu'il termine son intervention, je remarque qu'il n'a pas parlé de la fête à la Bastille et lui griffonne un petit mot, qu'il traduit immédiatement par un appel en direct à tous ceux qui veulent célébrer ensemble ce moment historique dans un lieu lui aussi marqué par l'Histoire. L'appel sera entendu... on aura vite l'occasion de s'en rendre compte. La

télévision envoie d'ailleurs immédiatement des équipes couvrir l'événement.

Avant de quitter la rue de Solférino pour aller rencontrer mes amis à la mairie du XIII<sup>ème</sup> arrondissement et partager avec eux la joie de la victoire, je remonte dans mon bureau quelques instants. Quelle n'est pas ma surprise d'y trouver Coluche ! Vêtu d'un jean et d'un blouson blanc et rouge marqué 11 dans le dos, il fume ostensiblement un « joint ». Eu égard à son état de joie particulièrement avancé, je me vois obligé de demander au service d'ordre de l'éloigner en douceur.

Je reste quelques instants devant la télévision pour regarder les premières réactions des leaders de gauche comme de droite. Le plus rapide est Michel Rocard, qui, de sa mairie de Conflans-Sainte-Honorine, se félicite dès 20 heures 15 de l'« événement considérable qui vient de se produire ». La France, dit-il, va « choisir une voie nouvelle ». Il

parle d'une « audacieuse aventure », appelant de ses vœux une nouvelle pratique du dialogue et une véritable réforme régionale.

Un furtif reportage en direct de la rue de Marignan, siège de campagne de Valéry Giscard d'Estaing, nous montre Paul Amar, journaliste correspondant d'Antenne 2, entouré de jeunes gens aux visages fermés, parfois les yeux embués de larmes, annonçant que le porte-parole du Président battu, Jean-Philippe Lecat, s'exprimera dans quelques instants. De jeunes giscardiens entonnent le « Chant du départ ».

Puis Charles Pasqua, présent sur le plateau d'Antenne 2, donne l'analyse du RPR sur l'échec de Giscard, sur un ton sobre, l'air presque détaché. On ne peut pas dire qu'il exonère le Président sortant de sa responsabilité personnelle ! Il semble de toute façon moins affecté que Jean Lecanuet, qui fait part de la tristesse de l'UDF, manifeste son inquiétude pour l'avenir de la France, agitant comme de bien

entendu le « danger communiste » et annonce que le combat pour les législatives de juin va commencer.

En sortant dans la rue de Solférino, je croise Jérôme Lambert, jeune permanent du Parti socialiste et neveu de François Mitterrand, qui me parle de la concentration de motards qu'il a organisée pour manifester bruyamment la victoire du nouveau président. Il y a de plus en plus de monde dans la rue, où l'excitation est à son comble, et j'ai du mal à me frayer un chemin jusqu'à ma voiture. Dès que je l'atteins, je mets immédiatement la radio en marche pour écouter les débats d'Antenne 2 retransmis par Europe n°1.

Vers 20 heures 30, après une intervention de Jean Poperen sur le plateau d'Antenne 2, l'attention se focalise sur la place du Colonel Fabien, où se trouve Georges Marchais, secrétaire général du Parti communiste. Entouré d'une bonne partie du bureau politique, il lit devant une forêt de micros et de

caméras une longue déclaration, dans laquelle il reconnaît que des électeurs communistes ont voté utile au premier tour, mais il affirme que son parti « a pris toute sa place dans la victoire de François Mitterrand ». Il dit avoir adressé un message au nouveau Président pour lui faire savoir que le Parti communiste était « prêt à assumer au gouvernement et à tous les niveaux de la vie nationale ses responsabilités, pour mettre en œuvre une nouvelle politique ».

Depuis le siège du RPR, rue de Tilsit, Jacques Chirac se contente de faire une déclaration assez nuancée et très langue de bois, promettant de « poursuivre le combat avec ceux qui sentent ce qui est en cause pour la France ». Il compte indiquer dans les prochains jours quelle forme prendra son action, mais on comprend aisément qu'il s'imagine déjà leader de la nouvelle opposition.

Le combat qui se prépare est celui des élections législatives, qui vont avoir lieu fin juin et je sens, à

travers les interventions de la droite, que son principal cheval de bataille sera à nouveau la prétendue « menace communiste ». Pour l'instant, je suis tout à la joie de la victoire et soucieux de la réussite de la grande fête qui doit commencer place de la Bastille, mais je ne suis pas inquiet : je suis convaincu que la stratégie de la peur mise en œuvre par la droite, qui n'a pas réussi pendant cette campagne présidentielle, ne fonctionnera pas davantage lors des élections législatives, qui doivent donner une majorité au Président. Les Français ne se déjugeront pas et le rassemblement de la gauche, qui a si bien opéré, n'a aucune raison de se désunir dans quelques semaines.

## CHAPITRE 8

### « Mais qui est responsable ? »

#### Béatrice Marre

L'entrée principale du siège du Parti socialiste n'étant plus accessible, je sors à 19 heures 30 par la porte de la rue de l'Université, avec Philippe Bonnefoy<sup>38</sup>, qui conduit une voiture munie d'un téléphone<sup>39</sup>, prêtée

---

38. Responsable pour la scène du spectacle de la place de la Bastille. Il est aujourd'hui Secrétaire national adjoint aux fédérations du Parti socialiste.

39. Les célèbres mais déjà oubliés Radiocom 2000. A cette époque, un téléphone mobile était l'apanage, en dehors des gens très fortunés, des seuls véhicules de fonction des autorités de l'Etat, des grandes collectivités locales, ou des responsables économiques. On le voit, tous les patrons n'étaient pas hostiles à la gauche !

par une jeune femme chef d'entreprise ! La seule voiture du Parti socialiste qui en soit équipée, celle du Premier secrétaire, se trouve en effet à Château-Chinon, avec Pierre Tourlier, le chauffeur de François Mitterrand.

Tout le monde danse et chante : « On a gagné ! On a gagné ! », le bras droit levé et les doigts formant le V de la victoire, policiers inclus. Telle une vague nous portant, cette liesse se propage tout le long du trajet : boulevard Saint-Germain, pont Sully, boulevard Henri IV. Je ne me dessais pas du téléphone, rappelant Paul pour lui dire d'attendre l'installation de la scène pour annoncer la fête et surtout Jean-Marie pour suivre la progression des camions.

Il est presque 20 heures, lorsque j'arrive enfin place de la Bastille, qui a encore son aspect habituel, avec ses flux de voitures se croisant au rythme des feux tricolores. Je repère rapidement, au pied de la colonne, un petit groupe dans lequel se trouve Claude Villers

qui, venant lui aussi de Solférino, m'avait précédée. L'homme avec lequel il discute, assez vivement d'ailleurs, ne peut être que le commissaire Meerschaert, car il ressemble vraiment à l'image véhiculée par tous les films policiers, prudemment vêtu d'un imperméable mastic. Je me dirige donc vers eux.

Pour comprendre la scène qui suit, je dois décrire l'aspect physique de l'interlocutrice désignée par le Préfet de police de Paris à son commissaire, lui-même homme d'âge mûr et habitué à juger les responsables de l'autorité sur des critères extrêmement classiques : exclusivement des hommes et, de plus, des adultes confirmés<sup>40</sup>.

---

40. L'accès des femmes dans les services actifs de police est récent : les concours sont ouverts aux femmes en 1972 pour les inspecteurs, 1974 pour les commissaires et 1978 pour les gardiens de la paix. Yvette Chassagne, première femme Préfet, est nommée en 1981 par François Mitterrand. Ainsi apparaît l'une des causes de l'échec de la droite en 1981 : elle n'a pas su accompagner l'évolution des mœurs depuis 1968, la montée en nombre et en responsabilité des femmes dans le monde du travail (et l'entrée de femmes au gouvernement par Valéry Giscard d'Estaing a été bien tardive). Plus encore, si la loi « Veil » a vu le jour en 1979, c'est parce que la gauche, partis et associations, a bataillé en sa faveur et que ses députés l'ont votée.

Or, la déléguée à l'organisation des grandes manifestations de la campagne que je suis aux côtés de Paul Quilès, directeur de la campagne de François Mitterrand, est une jeune militante, vêtue d'un *jean* et d'un *sweat-shirt* (tenue de campagne revêtue à la va-vite à 6 heures du matin). A cette tenue vestimentaire déjà peu « professionnelle » s'ajoutent une coiffure de gamine, de longs cheveux retenus de chaque côté de la tête par deux barrettes et, pour couronner le tout, un visage orné de petites lunettes rondes dorées et cerclées, à la Trotski. Bref, j'accuse ainsi à peine vingt-deux ou vingt-trois ans plutôt que mes vingt-neuf ans réels, déjà insuffisants, de toute façon, pour être en charge d'une telle responsabilité, aux yeux du malheureux commissaire !

J'aborde le groupe, non sans noter un certain soulagement de notre ami Claude Villers, accompagné du

réalisateur Raoul Sangla<sup>41</sup>, tous deux hommes de culture ayant peu d'appétence pour les questions de sécurité. Au moment de mon arrivée, Claude Villers essaie d'expliquer au commissaire que les cars de CRS, peut-être nécessaires, ne peuvent être stationnés sur la place elle-même ! Ce fonctionnaire d'autorité lui fait comprendre, avec l'air un peu hautain du professionnel, qu'il n'a pas de leçons à recevoir de saltimbanques de son espèce.

Et de fait, je m'adresse au Commissaire sans pouvoir imaginer la bataille que je vais devoir mener toute la soirée avec cet homme, pensant naïvement qu'il aura le même comportement que son patron. Pour être tout à fait honnête avec Philippe Meerschaert, je dois dire que le Préfet, lui, n'a eu comme contact

---

41. Raoul Sangla, grand ami de Claude Villers, est un réalisateur de télévision, déjà identifié à gauche pour avoir innové, dans son émission « Antenne 2 Dimanche », en créant des « Forum citoyens » dans les régions pendant la campagne présidentielle, dirige la régie-image. Il fera alterner sur l'écran géant, les images de la scène, celles de la foule et celles des émissions politiques qui occupent les plateaux de télévision.

avec moi qu'une voix plutôt grave et un ton d'organisatrice motivée et préparée, pouvant laisser présumer la présence d'une femme nettement plus âgée<sup>42</sup> !

« Bonsoir, commissaire, je suis Béatrice Marre, le Préfet Somveille m'a dit vous avoir informé. La première chose à faire, me semble-t-il, est de couper la circulation des principaux accès à la place de la Bastille, les boulevards Beaumarchais et Richard Lenoir, au nord... »

Emportée par mon enthousiasme et mon sentiment de l'urgence, je ne m'aperçois pas tout de suite de l'attitude de mon interlocuteur.

Car le commissaire n'écoute pas vraiment, mais attend poliment que je finisse de parler, ce que je

---

42. D'ailleurs, lorsque, quelques jours plus tard, M. Somveille me reçut dans son grand bureau du boulevard du Palais, pour préparer la cérémonie du 21 mai au Panthéon, l'expression de surprise, à peine esquissée et vite réprimée, de son visage, fut tout aussi révélatrice que celle du commissaire du XII<sup>ème</sup> arrondissement !

fais, sentant qu'il retient une question : « Merci de ces précisions, Mademoiselle, mais pourriez-vous m'indiquer la personne responsable de cette manifestation ? »

Stupéfaite, mais pensant que peut-être il avait mal entendu, je lui réponds : « Pardonnez-moi, mais je croyais vous l'avoir dit, je suis Béatrice Marre, en charge de cette fête, il faudrait maintenant agir car le temps presse, le convoi ne va pas tarder à arriver et il faut délimiter son emplacement ».

Nouvelle surprise : « J'ai bien compris que vous étiez Béatrice Marre, mais ce n'est pas ma question ; vous pouvez comprendre que, dans un moment pareil, j'ai besoin de connaître *le* véritable responsable. »

Pensant encore pouvoir le convaincre, je répète patiemment, tout en bouillant intérieurement : « Le Parti socialiste m'a confié l'organisation de cette soirée et Paul Quilès en a informé le Préfet de Police,

lequel vous a lui-même prévenu puisque vous connaissez mon nom. Pouvons-nous passer à autre chose ? »

Eh bien non, le commissaire s'entête ! « Désolée, Mademoiselle, mais pour une opération aussi complexe, je dois pouvoir en référer à un responsable ».

Ma patience, déjà limitée en temps normal, est largement épuisée : « Monsieur Meerschaert, je crois que nous n'arriverons à rien de cette manière », et j'emmène le commissaire dans la voiture équipée d'un téléphone. Un peu étonné, il obtempère néanmoins, me voit prendre le combiné, tirer un morceau de papier de ma poche et composer le numéro.

– « Allo ? Bonsoir, Monsieur le Préfet, j'ai une petite difficulté avec votre commissaire, qui semble n'avoir pas bien saisi comment doivent se dérouler les choses, ici, à la Bastille, dis-je d'un trait et très distinctement courroucée. Il a notamment du mal à accepter l'interlocutrice que je suis. Pouvez-

vous lui réexpliquer, car le temps presse vraiment maintenant ? Et merci pour les motards, ils sont bien arrivés rue de Charenton et ils ont quitté Alfortville depuis une bonne demi-heure maintenant. Je vous passe Monsieur Meerschaert.

– Le Préfet de Police veut vous parler, dis-je en lui tendant le combiné ».

Le commissaire, bouche-bée de stupeur, prend lentement l'instrument et le porte à son oreille. Je le regarde, avec un peu de gourmandise je l'avoue, écouter ce qui ressemble visiblement à un savon, ponctué de réponses presque obséquieuses : « Oui, Monsieur le Préfet... Bien, Monsieur le Préfet... Entendu, Monsieur le Préfet... Au revoir, Monsieur le Préfet. »

Me voici donc enfin l'interlocutrice du commissaire divisionnaire Meerschaert. Mais je n'en ai pas vraiment fini avec lui !

## CHAPITRE 9

### **Où sont passées les barrières ?**

#### **Béatrice Marre**

La colonne de Juillet, au centre de la place, est ancrée dans un vaste socle circulaire à plusieurs niveaux. Sa circonférence la plus large, trottoir d'accès à la colonne, approche les mille mètres. Pour éviter tout accident, car une foule considérable va bientôt surgir de toutes parts, il faut mettre en place un périmètre de sécurité autour de la colonne, d'abord pour en condamner l'accès au public. Il est en effet possible d'accéder au pied du Génie de la

Liberté, en haut des cent quarante marches de l'escalier en vis ménagé au centre de la colonne<sup>43</sup>.

Il faut aussi sécuriser cet espace pour adosser la scène, c'est-à-dire les semi-remorques, à la colonne, face au boulevard Beaumarchais. A l'intérieur du périmètre protégé, vite dénommé « l'enclos », doit prendre place tout ce qui correspond au *back stage* d'un grand événement populaire (cars régie, groupes électrogènes, colonnes d'enceintes son, grand écran, et la place suffisante pour laisser circuler techniciens, services d'ordre et de sécurité – pompiers, SAMU, Croix rouge –, artistes et autres personnalités). Ce sont donc plusieurs centaines de mètres carrés qu'il faut isoler du public par un barriérage solide.

Il faut enfin protéger les deux estrades réservées à la presse et aux caméras vidéo, qui doivent être installées à une douzaine de mètres de la scène.

---

43. Le monument est aujourd'hui fermé au public.

En pareille circonstance, on utilise les barrières Vauban<sup>44</sup>. On les voit circuler fréquemment dans Paris sur d'énormes camions à plate-forme. La Préfecture, tout comme la Ville de Paris, en possède des dizaines de milliers.

Je reprends mes explications, interrompues par le coup de fil au Préfet et dis au commissaire qu'entre la coupure de la circulation automobile et la construction de l'enclos, il me semble nécessaire de faire venir rapidement entre quatre et cinq mille barrières.

Commence alors un deuxième bras de fer avec le commissaire : « Vous n'y pensez pas ! me dit-il. D'abord, ce ne sont pas quelques centaines de personnes attendues qui peuvent justifier la neutra-

---

44. Barrières métalliques mobiles, d'environ deux mètres de long, équipées de crochets permettant de les solidariser, utilisées pour canaliser les foules.

lisation d'un nœud de circulation aussi important pour la ville de Paris qu'est la place de la Bastille ! Ensuite, la mise en place d'itinéraires de dégagement doit être prévue à l'avance et ne s'improvise pas. Enfin, si comme vous le dites, les gens viennent pour exprimer leur joie, je ne vois pas la nécessité de protéger le matériel », ajoute-t-il, un rien goguenard.

Ne pouvant appeler le Préfet toutes les cinq minutes, je décide de changer de stratégie. J'en appelle alors aux qualités professionnelles du commissaire Meerschaert, et m'adresse à lui sur le ton du jeune qui veut apprendre auprès d'un vieux briscard : « Monsieur le commissaire, vous avez plus d'expérience que moi, mais je crois savoir que les phénomènes de foule peuvent rapidement devenir incontrôlables. On m'indique la présence de familles avec enfants et le matériel électrique de la sono et de la vidéo peut être dangereux. Il s'agit de mesures de prudence et, bien entendu, vous restez ici le seul responsable de la sécurité ».

J'ajoute perfidement : « Il m'a d'ailleurs semblé entendre tout à l'heure que vous aviez sollicité des forces mobiles – CRS ou Gardes mobiles de la Gendarmerie, je ne sais –, ce qui rend hommage à votre prévoyance, car on déplace rarement des compagnies ou des escadrons pour quelques centaines de personnes, n'est-ce pas ? »

Pris à son propre piège, le Commissaire paraît embarrassé et me concède :

- « Vous avez peut-être raison, mais il n'est pas si simple d'acheminer ici autant de barrières !
- Ah bon ! dis-je étonnée, mais je crois savoir que la Préfecture en possède beaucoup et qu'elle dispose de plusieurs lieux de stockage de matériel dans Paris. Est-ce qu'il n'y en aurait pas près d'ici, boulevard Morland<sup>45</sup> ?
- Un instant, s'il vous plaît, nous dit-il, son talkie-

---

45. Siège de la Préfecture de Paris.

walkie venant d'émettre le code de l'autorité qu'il est<sup>46</sup> ».

Après avoir laissé parler son interlocuteur quelques minutes, il lui donne un ordre : « Bon... alors, vous m'envoyez fissa les Vauban à la Bastille ».

Je dis en aparté à Philippe Bonnefoy et Christian Luçon, autre responsable du service d'ordre du Parti socialiste : « J'aimerais bien savoir pourquoi et comment ces barrières sont soudainement devenues disponibles ! »

Je demande alors au Commissaire combien de temps vont mettre les barrières pour arriver. Il est maintenant un peu plus de 20 heures 15, la fête a été annoncée à la télévision par Lionel Jospin, et...

– « Les camions arrivent ! s'écrie Philippe.

---

46. J'apprendrai plus tard qu'en opération de sécurité, chacun se voit attribuer un nom de code et un numéro indiquant sa place dans la hiérarchie : sous-préfet, directeur de cabinet du préfet du Gard, je fus Charly 2, le préfet étant lui-même désigné par Charly 1.

– Oh, je ne sais pas ! Une bonne heure, je le crains, parce qu'il faut les charger sur les plates-formes et les acheminer, avant de les installer ici, poursuit le policier.

Tiens ! Le commissaire « craint » l'absence de barrières, me dis-je, et me retournant, je comprends pourquoi : de joyeux groupes se forment, suivant notre impressionnant convoi, et il y a de plus en plus de piétons qui se faufilent entre les voitures.

Je m'adresse alors à Christian Luçon pour savoir combien nous avons de membres du S.O. sur place. Il va falloir en effet faire une chaîne humaine autour des installations en attendant ces satanées barrières, sinon l'équipe technique ne pourra pas travailler. Et de fait, le patron de Régiscène nous rejoint, furieux : « Comment veux-tu qu'on fasse quoi que ce soit dans ce b..., c'est trop risqué, et pour mes hommes, et pour le matériel. Je ne déballe rien sans protection ! » Christian me répond : « On est une douzaine du

S.O. national, mais je vais appeler les copains du S.O. de Paris, ils sont au moins cinquante ».

Et Philippe Bonnefoy ajoute :

- « Tu ne crois pas qu'on pourrait demander de l'aide ? Je peux appeler Jean-Christophe<sup>47</sup>, Benjamin<sup>48</sup> ou Christophe<sup>49</sup>, de l'OCI<sup>50</sup>. Je sais bien, ils sont trotskistes, mais ils ont appelé à voter Mitterrand dès le premier tour et ils sont très organisés.
- OK, dis-je, on ne sera jamais trop nombreux, quand on voit tout le monde qui arrive ! »

Fort heureusement, un premier camion de barrières s'approche, non sans difficulté, du centre de la place. On commence par l'enclos mais pour être efficace, m'expliquent les employés, il faut un double barrage, renforcé, entre deux rangées, par des éléments

---

47. Jean-Christophe Cambadélis.

48. Benjamin Stora.

49. Christophe Borgel.

50. Organisation Communiste Internationale.

en quinconce, ce qui utilise trois fois plus de linéaire, mais garantit à peu près la solidité de la construction. Un quart d'heure plus tard, d'autres camions arrivent et je ne résiste pas à demander à l'un des chauffeurs, d'un ton plus qu'amical :

- « Où étiez-vous donc tous passés ? On vous attendait comme le messie !
- Ben ça, ma p'tite dame, je ne suis pas censé vous le dire, mais comme je préfère monter ces barrières ici, ne le dites à personne : on arrive des Champs-Élysées, où ils avaient apparemment prévu... une grande fête ! »

Ainsi, le président sortant a-t-il cru jusqu'au bout qu'il allait être réélu ! Et ce n'est qu'après l'annonce officielle des résultats, après 20 heures donc, qu'a été autorisé le démontage du système de sécurité installé sur les Champs-Élysées. Pauvre commissaire Meerschaert, qui ne pouvait rien dire et s'efforçait de gagner du temps, en contestant chacune de mes demandes !

Les équipes de Régiscène peuvent enfin travailler à l'installation du matériel, sous la double protection du S.O. et des barrières Vauban.

« Le plus urgent, c'est la sono, dis-je à Jean-Marie Butzbach, pour pouvoir commencer la fête. Pour l'eidophore, on a encore un peu de temps car on vient de me dire que le Président ne prononcera pas sa déclaration avant 21 heures ou 21 heures 30. »

## CHAPITRE 10

« **Enfin !** »

### Béatrice Marre

La foule se densifie à une allure vertigineuse. Elle sort de partout et converge à pied vers la Bastille, car la circulation automobile a finalement été coupée sur un large périmètre. Les bouches du métro dégorgeant en flots continus une foule joyeuse, équipée de toutes sortes d'attributs : des roses, bien sûr, mais aussi des pancartes confectionnées à la hâte arborant des « Mitterrand, Président », « On a gagné ! », ou moins gentiment : « Giscard, au chômage », « Barre, dehors », des ballons, des drapeaux rouges, verts,

mais aussi bleu-blanc-rouge, des instruments de musique, guitares, banjos, tambours, etc., sans oublier les inévitables pétards.

Il fait encore jour et l'on voit les gens s'embrasser, se parler, les anciens racontant 1936, les plus jeunes, mai 1968, et les enfants, juchés sur les épaules des parents, ouvrant des yeux grands comme des soucoupes !

Les gens sont si heureux qu'ils s'accourent aux barrières Vauban en attendant patiemment la fin de l'installation de la scène, encourageant même de la voix les techniciens. Il est vrai qu'ils sont venus avec la ferme intention de faire la fête toute la nuit !

21 heures 30. Régiscène a tenu ses engagements, le matériel est installé et les balances-son<sup>51</sup> réglées, le tout en à peine plus d'une heure.

---

51. Réglages des instruments, des micros et des tables de mixage du son.

Claude Villers monte sur la scène, prend le micro et, après un silence, prononce ce seul mot : « *Enfin !* », salué d'une immense clameur : « On a gagné ! On a gagné ! ».

Puis il annonce que cette fête est celle de la liberté retrouvée, liberté de chanter et de danser toute la nuit avec tous les artistes, professionnels ou non, qui le voudront.

« Avant de commencer, ajoute-t-il, je voudrais que vous applaudissiez tous ceux qui rendent cette fête possible : Raoul Sangla et Serge Christophel<sup>52</sup>, réalisateurs de talent, que vous ne verrez pas parce qu'ils resteront toute la soirée dans leurs cars régie, et toute l'équipe des techniciens de Régiscène, que vous voyez à l'œuvre depuis une heure ».

---

52. Serge Christophel, l'autre compère de Claude Villers, occupe la régie-son. Il intercale des disques – vinyles, bien sûr – entre chaque chanson ou morceau d'orchestre, ou passage télévisé, pour assurer les liaisons sonores.

Je sais gré, à cet instant, à Claude de leur rendre cet hommage, car tous les gens du spectacle savent que sans réalisateur, sans régisseur, sans techniciens, l'animateur ne peut pas grand-chose.

Claude Villers, non sans avoir auparavant demandé au public de ne pas trop pousser sur les barrières, annonce l'orchestre de Philippe Gautier<sup>53</sup>, qui entre en scène. Nous avons demandé par précaution à cet artiste et son groupe, familiers des « Fêtes de la Rose » du Parti socialiste, de rester en quelque sorte en « toile de fond », pendant toute la fête, pour animer musicalement la soirée.

Philippe Gautier, moustache noire et blouson de cuir, joignant le geste à la parole, commence par accompagner en musique les clameurs de la foule : « Adieu Giscard, adieu Giscard, adieu... eu », suivi,

---

53. Philippe Gautier, clarinettiste, accompagné de quatre musiciens (un accordéon, deux guitares électriques et une seconde clarinette), faisait partie de ce qu'on appelait alors les orchestres de bal.

un ton plus bas, d'une nouvelle rafale, « Adieu Giscard, adieu Giscard, adieu... eu ». Cela suffit à ravir la foule !

Devant l'envie clairement exprimée par le public de participer, l'orchestre exécute le vieux fonds des chansons françaises, dont tout le monde connaît au moins les paroles ! « Halte là, halte-là... tous les amis sont là... », ou encore : « Dans un amphithéâtre, dans un amphithéâtre, y'avait un macchabée... ce macchabée disait, ce macchabée disait, il disait tsoin-tsoin ! Ah c'qu'on est bien ici... ». Et aussi, bien sûr, pour « arroser la victoire » : « Boire un petit coup c'est agréable, boire un petit coup, c'est doux », etc. Une véritable ambiance de bal populaire !

Devant la scène, les cent cinquante militants socialistes, qui viennent d'arriver de la rue de Solférino par les trois cars que nous avons affrétés et qui sont entrés par l'enclos, constituent un public particulièrement enthousiaste !

Entre deux ritournelles, Serge Christophel glisse quelques tubes : une chanson de Laurent Voulzy, le fameux « Rockollection », dont chacun connaît le refrain : « Et les Beatles chantaient... », comme le début : « On a tous dans le cœur une petite fille oubliée, une jupe plissée, queue de cheval, à la sortie du lycée » ; la très belle chanson de Pierre Perret – enfin d’actualité ! –, « Le monde change » dont la foule reprend le refrain : « Le monde change, comme c’est étrange »<sup>54</sup>.

François Béranger<sup>55</sup>, chanteur engagé, entonne sa chanson fétiche : « Tranche de vie », dont le refrain, là aussi, est repris par la foule : « J’en suis encore à m’demander, après tant et tant d’années ; à quoi ça sert de vivre et tout, à quoi ça sert en bref d’être né », non sans l’avoir fait précéder d’un tonitruant « ça y est, ils l’ont dans l’c... ! », salué par des « hurrah ! ».

Ainsi va la fête, heureuse, gouailleuse, insouciante.

---

54. Voir en annexe la liste des chansons.

55. Chanteur libertaire, François Béranger (1937-2003), s’est rendu célèbre au début des années 1970, par ses chansons contestataires, imprégnées de folk, telles « Le monde bouge », « Mamadou m’a dit » et bien d’autres.

## CHAPITRE II

### Les politiques débarquent

#### Béatrice Marre

Peu avant 22 heures, on vient me chercher : les premiers politiques arrivent et on ne sait qu’en faire, puisque la consigne de Paul Quilès et de Lionel Jospin est claire : c’est une fête, une fête populaire, donc pas de discours, en tout cas pas avant l’arrivée du Premier secrétaire ou de François Mitterrand, puisque la venue du nouveau Président à la Bastille est encore en suspens. Je rejoins donc l’enclos, derrière les remorques, où voisinent maintenant, dans un joyeux désordre, les techniciens du son, de

l'image, de l'alimentation électrique, les artistes en attente. C'est donc là qu'on fait aussi entrer les politiques.

Pierre Juquin arrive le premier, tout seul et me demande s'il peut monter sur la scène. Je lui fais part des consignes, gentiment, avec toute la déférence d'une militante socialiste de base pour l'un des principaux responsables du « Parti frère », le Parti communiste, mais fermement toutefois. Il n'insiste pas, mais reste debout tout près de l'escalier donnant accès à la scène, visiblement disposé à ne pas manquer ce qu'il attend : la montée au micro des politiques. Il est vrai qu'il a nettement plus d'expérience que moi !

Je n'ai pas le temps de me réjouir bien longtemps d'avoir pu faire respecter la consigne ! Une bousculade, une forêt de caméras, de micros et d'appareils photos se fraie un chemin à travers la foule vers l'entrée de l'enclos, bien gardée par le service d'ordre.

Une phrase émerge du brouhaha : « Qu'on me mène auprès de la personne responsable de la soirée ! »

Je reconnais cette voix assez péremptoire : c'est Michel Rocard. Je suis un peu étonnée de le voir débarquer si vite à la Bastille, alors que, plus tôt dans l'après-midi, lorsque que nous organisons la tournée des responsables du Parti socialiste sur les plateaux des trois chaînes de télévision, personne n'avait pu le joindre<sup>56</sup>.

Je me dirige vers la meute et dis simplement à Michel Rocard : « C'est moi que le Parti a chargée de l'organisation et du déroulement de la soirée jusqu'à l'arrivée de Paul ou de Lionel, pourquoi ? »

---

56. Une journaliste me dira un peu plus tard que Michel Rocard était resté enfermé, avec ses amis, à la mairie de Conflans Sainte-Honorine, où il avait convoqué la presse pour faire une déclaration dès 20 heures « en toute hypothèse », ajouta-elle. Et de fait, son intervention fut retransmise sur les trois chaînes à 20 heures 12, les responsables des plateaux de télévision ayant décidé de transmettre d'abord en direct celle de Lionel Jospin. Après un bref passage à Solférino, vers 21 heures 30, tout le groupe a rejoint la Bastille.

Il prend l'air surpris, bien qu'il sache que je figure dans l'organigramme de la campagne comme responsable des grandes manifestations et me dit : « Ah, Béatrice, comment est organisée cette manifestation ? Est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi on m'empêche de monter sur la scène ? C'est impensable ! »

Il est vrai que les responsables du service d'ordre du Parti socialiste, avec beaucoup de professionnalisme, ont appliqué les consignes du Premier secrétaire. L'escalier montant sur la scène est donc bloqué et ils ont expliqué à l'entourage de Michel Rocard que je suis la seule à pouvoir prendre la décision d'interrompre la fête pour faire place à des allocutions politiques.

Je répète donc à Michel Rocard ce que je viens de dire à Pierre Juquin :

- « Il n'est pas prévu de prise de parole politique au milieu de cette fête populaire, en tout cas pas avant la déclaration du Président.

- Mais c'est insensé, s'exclame Michel Rocard, c'est quand même d'abord une victoire politique !
- Bien sûr, Michel, mais je ne peux que te faire part des consignes que j'ai reçues ».

La tension monte rapidement et les amis du Maire de Conflans-Sainte-Honorine présents autour de lui, Gilles Martinet, Jean-Pierre Cot et, plus encore, Michèle Rocard, alors épouse de l'intéressé, le poussent à s'affranchir de toute contrainte, tant ils ont hâte de voir le candidat malheureux à la candidature prendre la parole le premier devant cette foule immense et... peut-être aussi devant la France entière, rivée à son écran de télévision.

J'entends alors cette phrase, particulièrement représentative de l'état d'excitation de tout le groupe : « Mais enfin, Michel, tu ne vas pas te laisser arrêter par cette péronnelle ! » C'est Michèle Rocard, qui du reste, tout comme son époux, est persuadée que cette mesure est une manœuvre politique spécialement

dirigée contre l'éternel challenger de François Mitterrand. Pourtant, il n'en est rien et j'aurais la même attitude avec n'importe quel autre dirigeant du Parti socialiste, sincèrement convaincue, à ce moment de la soirée, que personne ne doit parler avant le Président à la Bastille<sup>57</sup>.

Cette phrase marque le point culminant de la pression que je subis, d'autant que toute la scène est filmée en direct par les caméras des trois chaînes de télévision. Comprenant que je ne suis plus de taille à lutter, je dis alors : « Ecoute, Michel, laisse-moi le temps de téléphoner à Solférino pour savoir où en est le Président », manière élégante de capituler, car je sais bien que, dès que je m'éloignerai, tout le

---

57. Tous deux m'en tiendront rigueur très longtemps : lorsqu'en 1991, Serge Moati demande à Michel Rocard son souvenir du 10 mai 1981 pour son film *Dix ans après*, Michel Rocard raconte cet incident, en fustigeant « la jeune femme qui prétendit m'interdire de monter sur la scène, car elle a été incapable de comprendre que, ce soir-là, le service que je pouvais rendre à François Mitterrand, c'était, après avoir appuyé sa campagne, de consolider sa victoire ».

groupe forcera le barrage et grimpera sur la scène. Je m'extirpe donc du pack serré qui cerne Michel Rocard et ses amis et me dirige vers la précieuse voiture équipée du Radiocom 2000. Mais pour éviter tout incident, je me retourne et fais, en direction du service d'ordre placé au pied de l'escalier, le geste bien connu pour signifier l'impuissance : un haussement d'épaule.

J'appelle immédiatement Sophie Dusch, mon assistante à Solférino, chargée notamment de la permanence téléphonique, pour lui demander où est Paul Quilès (car je sais que Lionel est à cet instant en direct sur TF1). Je veux le prévenir de l'incident et de la prise de parole imminente de Michel Rocard et le presser de me rejoindre. Elle m'indique qu'il a appelé environ 20 minutes auparavant pour dire qu'il allait directement à la Bastille depuis la Mairie du XIII<sup>ème</sup> arrondissement.

## CHAPITRE 12

### **La rue en liesse**

#### **Paul Quilès**

Il est 21 heures 30, je quitte rapidement la mairie du XIII<sup>ème</sup> arrondissement et mes amis socialistes, que j'invite à nous rejoindre à la Bastille, dès que les résultats locaux seront proclamés. Je monte dans ma voiture, conduite par un militant qui a accepté de m'accompagner.

Commence alors une sorte de parcours du combattant sur les deux kilomètres et demi qui nous séparent de la place de la Bastille. En effet, il n'y a

plus de trottoirs, on marche, on court, on danse sur la chaussée et il faut donc conduire lentement et prudemment.

Boulevard de l'Hôpital, près de la gare d'Austerlitz, je suis le témoin d'une scène incroyable. Un car de policiers est arrêté au bord du trottoir, la porte arrière est grande ouverte et cinq gardiens de la paix, qui ont enlevé leur képi, ont débouché une bouteille de champagne. Avec de grands éclats de rire, les voilà qui proposent aux passants, ébahis mais joyeux, de trinquer avec eux à la santé du nouveau président !

Une fois passé le pont d'Austerlitz, très encombré, nous nous engageons dans le boulevard de la Bastille, le long du port de l'Arsenal et nous prenons la rue de Lyon, qui débouche sur la place de la Bastille. J'aperçois, à travers les fumées des feux de Bengale, la Colonne de Juillet éclairée de lumières multicolores par de gros projecteurs. La base est totalement garnie d'affiches de la campagne de François Mitterrand. Au

sommet de la Colonne, près de la statue du Génie de la Liberté, deux personnes, des jeunes probablement, sont en train d'installer des drapeaux tricolores, qu'ils agitent avec frénésie. J'espère qu'ils sauront maîtriser leur enthousiasme...

Des banderoles, surgies d'on ne sait où, sont brandies au-dessus de la foule. On y lit des slogans trotskistes ou ceux de l'Association des travailleurs turcs. Sur un autre panneau, on a griffonné à la hâte : « Mitterrand, à toi de jouer » ! Plus j'avance, plus la foule est dense, bigarrée, diverse, bruyante. Les concerts de klaxons n'en finissent pas et s'ajoutent au bruit des pétards. Jeunes et moins jeunes se côtoient, les enfants, une rose à la main, sont perchés sur le dos des pères. Partout, des drapeaux de toute sorte sont agités : rouges, tricolores, verts, oriflammes avec l'emblème du poing et de la rose.

Ce qui me surprend, c'est cette ambiance de kermesse, de bal populaire, avec, un peu partout, des

petits orchestres improvisés, avec des accordéons, des guitares, des clarinettes. Je ne savais pas la France si musicienne<sup>58</sup> ! On joue du reggae, des chansons du répertoire populaire ou révolutionnaire. Les gens chantent, se parlent bruyamment, se touchent, s'embrassent, se congratulent. Ils lèvent les bras, les doigts en V, en criant : « On a gagné ! On a gagné ! », comme s'ils voulaient encore s'en persuader, et scandent sans se lasser le slogan du jour : « Mitterrand Président ! ». Je me dis que je n'ai vraiment jamais vécu de tels moments !

A la radio, j'entends les reportages des envoyés spéciaux d'Europe n°1. Tous rapportent les mêmes scènes. A Toulouse, à Strasbourg, à Brest, à Amiens, à Grenoble, partout on assiste aux mêmes débordements de joie, aux mêmes scènes de liesse populaire. Les gens chantent, dansent et improvi-

sent des manifestations festives, particulièrement dans les quartiers populaires. On apprend même que de nombreuses radios libres<sup>59</sup>, interdites jusqu'ici, sont en train d'émettre et commentent dans l'allégresse les résultats de l'élection.

---

59. Deux ans plus tôt, j'ai participé à l'émission pirate de Radio Riposte, en direct des locaux du Parti socialiste, Cité Malesherbes. Nous n'avons pu émettre que durant un quart d'heure, parce que la police a envahi les lieux pour saisir l'émetteur... qu'elle n'a pas pu trouver ! François Mitterrand fut inculpé en raison de cette « infraction » aux règles de radiodiffusion de l'époque. Cela l'amena à annoncer dans ses propositions de campagne qu'il instaurerait un statut des radios libres, s'il était élu, ce qu'il fit dans les mois qui suivirent son élection. Fin décembre 1981, on comptait cent treize radios FM à Paris !

---

58. Ce sont peut-être ces images qui inspirèrent Jack Lang lorsqu'il décida, l'année suivante, de créer la Fête de la musique chaque 21 juin ?

## CHAPITRE 13

### **Il a parlé le premier**

#### **Paul Quilès**

Après avoir abandonné la voiture, j'arrive sur la place de la Bastille vers 22 heures et, avec beaucoup de difficultés, me fraye un chemin jusqu'au podium, à travers une foule joyeuse mais très excitée.

J'aperçois en passant la longue barbe en bataille de Mouna Aguigui<sup>60</sup>, le sympathique et folklorique

---

60. Mouna Aguigui (André Dupont, 1911-1999) était un personnage libertaire et folklorique qui arpenta, entre autres, les rues du Quartier Latin en vélo durant les années 1960 et 1970.

personnage du Quartier Latin, qui adore cette ambiance. Celui qui n'a pas hésité à reprendre des propositions de Ferdinand Lop et à suggérer dans son programme électoral de « prolonger le Boul'Mich jusqu'à la mer » et de « supprimer les wagons de queue dans le métro » est, cette fois-ci, plus politique ! Il cite Jaurès, tout en dansant et en hurlant : « c'est la fête ! ».

Un message transmis par la sono m'intrigue : « Sophie, Emmanuelle et Marianne recherchent leur mère, qui peut venir les retrouver au pied de la tribune ». Et soudain, je réalise qu'il ne peut s'agir que de mes trois filles. Ma femme, venue par ses propres moyens de la mairie du XIII<sup>ème</sup> arrondissement, aura certainement entendu le message... ce que je vérifie quelques instants plus tard<sup>61</sup>.

---

61. Mes filles constatèrent que leurs classes étaient clairsemées le lendemain et elles me reprochent encore aujourd'hui (en souriant) de les avoir envoyées au collège le 11 mai 1981 !

A ma grande surprise, je retrouve sur le podium non seulement Claude Villers, mais aussi Pierre Juquin et Michel Rocard, déjà le micro en main, accompagné de Jean-Pierre Cot et Gilles Martinet. Je me tourne vers Béatrice, à qui on avait demandé de ne laisser aucun politique prendre la parole avant l'allocution de François Mitterrand. Elle me raconte brièvement l'incident, un peu secouée tout de même par la scène qu'elle vient de vivre. Elle me fait part de la réaction de colère et de mépris de Michel et la méchanceté de Michèle et ajoute : « Désolée, mais je n'ai pas pu tenir, Michel Rocard et ses amis ont débarqué en force, accompagnés d'une meute de journalistes et ils sont montés sur la scène ».

A peine ai-je le temps d'échanger ces quelques mots avec elle que l'on annonce la retransmission, depuis Château-Chinon – la commune de la Nièvre dont François Mitterrand est le maire – du premier discours du nouveau Président de la République.

C'est donc bien le Président qui parlera le premier ce soir à la Bastille<sup>62</sup> !

Le public, nombreux et impatient, qui attend cette déclaration depuis plus d'une heure devant l'hôtel du Vieux Morvan, chante la Marseillaise, puis scande, sur l'air des lampions « Adieu, Giscard, adieu ! » ou encore « Giscard au chômage ! ». C'est curieux comme les mêmes mots viennent spontanément à la bouche, à Paris comme ailleurs !

François Mitterrand a quelque peine à se frayer un chemin pour quitter l'hôtel, au balcon duquel il était monté pour saluer ses amis, et arriver jusqu'à la Mairie, tant la foule est dense. Il arrive enfin à rejoindre la presse, dans cette salle des mariages bondée, plutôt vaste, pourtant, pour une petite com-

---

62. L'éidophone est finalement prêt à fonctionner à 22 heures, mais le Président, dont la déclaration avait été annoncée pour 21 heures, a pris du retard « en raison d'un problème de dactylographie de son texte », indique le correspondant d'Antenne 2 à Château-Chinon.

mune. Après avoir mis ses lunettes, il lit devant les micros et les caméras le texte qu'il vient de préparer et qui condense bien les sentiments et les émotions qui le traversent en cet instant :

« Cette victoire est d'abord celle des forces de la jeunesse, des forces du travail, des forces de création, des forces du renouveau qui se sont rassemblées dans un grand élan national pour l'emploi, la paix, la liberté, thèmes qui furent ceux de ma campagne présidentielle et qui demeureront ceux de mon septennat.

Elle est aussi celle de ces femmes, de ces hommes, humbles militants pénétrés d'idéal, qui, dans chaque commune de France, dans chaque ville, chaque village, toute leur vie, ont espéré ce jour où leur pays viendrait enfin à leur rencontre.

A tous, je dois et l'honneur et la charge des responsabilités qui désormais m'incombent. Je ne distingue pas entre eux. Ils sont notre peuple et rien d'autre. Je n'aurai pas d'autre ambition que de justifier leur confiance.

Ma pensée va en cet instant vers les miens, aujourd'hui disparus, dont je tiens le simple amour de ma patrie et la volonté sans faille de servir. Je mesure le poids de l'histoire, sa rigueur, sa grandeur. Seule la communauté nationale entière doit répondre aux exigences du temps présent. J'agirai avec résolution pour que, dans la fidélité à mes engagements, elles trouvent le chemin des réconciliations nécessaires. Nous avons tant à faire ensemble et tant à dire aussi.

Des centaines de millions d'hommes sur la terre sauront ce soir que la France est prête à leur parler le langage qu'ils ont appris à aimer d'elle. »

Puis il adresse un message au président battu : « Mesdames et messieurs j'ai une autre déclaration brève à faire. A Monsieur Giscard d'Estaing, que je remercie de son message, j'adresse les vœux que je dois à l'homme qui, pendant sept ans, a dirigé la France. Au-delà des luttes politiques, des contradictions, c'est à l'Histoire qu'il appartient maintenant de juger chacun de nos actes. »

La foule de la Bastille exulte. C'est alors que Michel Rocard, impatient de pouvoir s'exprimer à son tour devant ce public enthousiaste, prend la parole. Dans une intervention au style très « rocardien », il se félicite de cette belle victoire sur les défenseurs d'une « France préfectoralisée, caporalisée », mais il met en garde :

« Je ne me sens pas le droit de ne pas vous dire que ce sera difficile... Nous voulons que ce pays change. C'est notre force commune qui vaincra les résistances, parce que la droite essaiera de freiner, de raboter, voire de saboter. »

Il salue alors « la victoire de François Mitterrand, un grand candidat, puissant, énergique, combattif, en pleine forme et qui sera sûrement à la hauteur de la tâche ».

Inutile de dire que, plus qu'à d'autres peut-être, ces propos, dont je ne doute pas de la sincérité, me font chaud au cœur. Je ne peux m'empêcher de penser en effet à certains affrontements assez rudes, que j'ai

vécus en première ligne pendant plusieurs années, lorsque Michel Rocard dénonçait l'archaïsme de François Mitterrand et la « fatalité de l'échec » qu'incarnaient, d'après lui, sa stratégie et sa ligne politique. Quel bonheur de l'entendre ce soir reconnaître devant ce public de la Bastille que « François Mitterrand, après vingt-trois ans de règne sans partage de la droite, a fait la preuve qu'il n'y avait pas de fatalité de l'échec » !

A l'évidence, une page est tournée et, pour mieux montrer le caractère collectif de cette victoire, Michel Rocard salue la présence du directeur de la campagne de François Mitterrand que j'ai été, en me faisant applaudir. Je brandis alors un exemplaire du *Journal du dimanche* que vient de me passer Béatrice et dont le seul titre à la une est un énorme : « C'est Mitterrand ! ». Les flashes des photographes crépitent et j'ai le sentiment que ces photos resteront des témoignages forts de cet instant.

## CHAPITRE 14

### Tous à l'unisson

#### Paul Quilès

Claude Villers prend le micro pour lire un communiqué de la CFDT, puis propose d'écouter Yvan Dautin<sup>63</sup>, qui attend depuis plus d'une demi-heure, sa guitare à la main. L'artiste chante son dernier tube, « Les mains dans les poches », et la foule entonne avec lui le refrain :

---

63. Yvan Dautin, de son vrai nom Yvan Autain, est le frère de François Autain, sénateur depuis 1983 et qui fut plusieurs fois secrétaire d'État dans les gouvernements de François Mitterrand, et le père de Clémentine Autain, adjointe de Bertrand Delanoë à la Mairie de Paris, de 2001 à 2008.

« Les mains dans les poches sous les yeux  
 Tel un Picasso de banlieue  
 Trempe tes pinceaux dans la débîne  
 Si le monde est beau, toi, t'as mauvaise mine »

Après cet intermède musical, Pierre Juquin intervient au nom du Parti communiste. Il le fait avec une fougue remarquable, que nous commentons, le sourire aux lèvres, avec Jean-Marie Le Guen<sup>64</sup>, membre de mon équipe de campagne, très présent auprès de moi au cours de la soirée. Nous savons qu'il n'était pas le plus chaud partisan de Mitterrand au sein de la direction du Parti communiste<sup>65</sup> et son enthousiasme nous paraît un peu forcé, mais l'euphorie de la Bastille ce soir est sûrement contagieuse ! Pierre Juquin se félicite du résultat et il dit

64. Il sera mon suppléant aux élections législatives de 1988, puis député de Paris, du fait de mon entrée au gouvernement.

65. On apprendra dans ses confidences, quelques années plus tard, qu'il faisait partie de ceux qui s'interrogeaient, à la direction du Parti communiste, sur l'opportunité du « vote révolutionnaire » (en faveur de Valéry Giscard d'Estaing) au second tour !

son bonheur « d'être aux côtés de Quilès et de Rocard, de Martinet et des camarades socialistes ». Il ne manque pas de lancer un appel pour que les communistes soient présents dans les instances du nouveau pouvoir, car, affirme-t-il, « ils sont prêts à prendre leurs responsabilités à tous les niveaux ».

Claude Villers reprend alors le micro et me le tend après avoir annoncé : « Je donne la parole au directeur de la campagne de François Mitterrand ». Je n'avais pas prévu de parler, me contentant, pendant le trajet en voiture, de jeter quelques idées sur un papier. Je vis en cet instant un moment exceptionnel, sur cette tribune où se trouvent encore Michel Rocard, Gilles Martinet, Jean-Pierre Cot, Pierre Juquin, Claude Popereu. En m'adressant à cette immense foule, qui ne demande qu'à s'enthousiasmer, je sens qu'il ne faut pas de longues phrases, seulement des mots forts, des remerciements, de l'espoir, un appel à continuer la mobilisation.

Le discours est simple et les phrases s'enchaînent : « Merci pour cette victoire de François Mitterrand, qui est votre victoire. Merci pour les travailleurs, merci pour la France... Giscard disait : debout la France ! Eh bien, la France s'est levée ce soir... Nous avons écrit ensemble une page formidable de l'Histoire de la France... Cette fête est celle des forces vives de notre pays ». Pensant au prochain combat qui nous attend avec les élections législatives de juin, je conclus en lançant « un appel à se mobiliser pour donner une majorité au nouveau Président de la République, François Mitterrand ».

### Béatrice Marre

Pendant que Claude Villers vole au secours de deux enfants perdus dans la foule « Georges et Valérie... (rires dans la foule) Non, pas celui que vous croyez ! Ce sont des enfants ! Ils doivent se présenter à gauche de la tribune, où leurs parents les attendent », je m'apprête à engager mon dernier bras de fer avec le

commissaire Meerschaert. Il me fait appeler à l'entrée de l'enclos pour, me dit-on, « une affaire urgente ».

« Je voulais vous prévenir que je vais faire évacuer une partie du boulevard de la Bastille et de la rue de Lyon, pour pouvoir ménager un espace barriéré depuis le pont Morland, permettant l'accès du cortège du Président de la République, me dit-il, ajoutant, sans doute pour éviter toute discussion, c'est un ordre du Préfet. »

Or, je viens d'apprendre que le Président, qui a quitté Château-Chinon après son intervention, a fait savoir à Paul Quilès qu'il ne souhaitait pas s'exprimer à nouveau ce soir. Il ne viendra donc pas à la Bastille, mais il fera un rapide passage à son siège de campagne.

– « Je pense que ce ne sera pas nécessaire, Monsieur le commissaire, le Président vient de nous indiquer qu'il ne viendra pas à la Bastille, lui dis-je, pensant en rester là.

- C'est possible, mais moi, j'ai des ordres, et je ne veux pas être pris par surprise au cas où il déciderait finalement de venir, réplique-t-il, visiblement survolté !
- Monsieur Meerschaert, il est près de 23 heures et François Mitterrand n'arrivera pas avant 1 heure du matin rue de Solférino, où il restera forcément un moment. Croyez-vous sérieusement qu'il pourrait alors songer à rejoindre la place de la Bastille à cette heure-là ? ».

Mon ton est d'autant plus persuasif que j'imagine la scène avec terreur : des compagnies de CRS se frayant un chemin avec plus ou moins de douceur pour ouvrir la voie aux employés préposés aux barrières dans cette foule compacte de centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ! Après un instant d'hésitation, le commissaire capitule. Il faut dire que cette opération d'évacuation relève de la mission impossible, et il en est bien conscient.

Et j'ajoute, en guise de consolation : « Vous direz au Préfet que c'est moi qui vous en ai empêché ».

### Paul Quilès

Un brouhaha attire mon attention. Derrière la scène, un groupe arrive : c'est Lionel Jospin, accompagné de Gaston Defferre. Ils montent tous les deux sur la scène et la foule scande « Lio-nel, Lio-nel, Lio-nel », comme une invitation à venir au micro. Tout comme moi, Lionel Jospin n'avait pas prévu de prendre la parole à la Bastille, mais comment résister à ces appels ?

Se saisissant du micro que lui tend Claude Villers, il parle, sur le même ton pédagogique et sérieux que lors de son intervention télévisée un peu plus tôt à Solférino. Il expose les raisons de la victoire de François Mitterrand : « Il fallait que la France se saisisse d'une candidature, d'un projet... Chacun a compris qu'au second tour, il n'était pas question de

mettre des conditions pour battre « Giscard-le-chôme », « Giscard-le-mépris du peuple ». Il appelle lui aussi à préparer l'échéance des législatives, importante, parce que « nous aurons besoin de la nouvelle majorité pour revenir sur la loi Stoléru, sur les mesures prises par Alice Saunier-Seité contre l'Université, sur la loi Peyrefitte... ».

Le public applaudit, de plus en plus bruyant, de plus en plus joyeux. Chaque mention du nom du nouveau Président est ponctuée par la foule de l'incontournable « Mitterrand Président, Mitterrand Président ». Claude Villers propose de revenir à la musique et annonce Jean-Michel Caradec<sup>66</sup>, le talentueux chanteur et auteur-compositeur breton.

Il me vient alors l'idée de faire chanter cette foule, qui déborde d'envie de s'exprimer. Je demande à Jean-

---

66. Jean-Michel Caradec se tuera malheureusement dans un accident de voiture quelques semaines plus tard, le 29 juillet 1981.

Michel Caradec s'il accepterait d'accompagner à la guitare un chant qu'il doit bien connaître... Sans hésiter, il s'installe et nous voilà, Lionel Jospin, Gaston Defferre – accompagné de chaleureux « Vas-y Gaston, vas-y Gaston » – moi-même et toute la tribune, entonnant une vibrante Internationale, reprise avec ferveur par des milliers de voix. La prestation n'est pas de qualité, mais l'émotion est à son comble. On voit beaucoup de poings levés, des larmes coulent.

C'est probablement ce spectacle qui enflamme les commentaires des journalistes de la télévision. Jean-Marie Cavada parle sur TF1 de « liesse révolutionnaire à la Bastille ». Jacques Merlino demande un direct sur la Bastille, interrompant le débat en cours sur le plateau d'Antenne 2, pour montrer à toute la France cette « belle image », en la commentant par ces mots : « quelque chose de nouveau a commencé ici ce soir ». Emportés par cette communion, nous entonnons ensuite *La Marseillaise*, chantée avec le même enthousiasme par la foule.

Et la fête continue, avec Marie-Paule Belle et son inénarrable « Je ne suis pas parisienne, ça me gêne, ça me gêne, je ne suis pas dans le vent, c'est navrant, c'est navrant », avec la lecture par Claude Villers d'un communiqué de la Coordination nationale lycéenne<sup>67</sup>, avec un Francis Lalanne déchaîné, faisant chanter à l'assistance une « Carmagnole » endiablée... dont il a un peu modifié les paroles : « Chantons la Carmagnole, vive le son, vive le son, chantons la Carmagnole, vive le son du canon. Giscard avait résolu, de tous nous coller au chomdu<sup>68</sup>, mais son coup a raté, c'est lui qui va y aller, et qu'est-ce qu'on va se marrer, quand il ira pointer ».

---

67. Les lycéens y expliquent que, même s'ils sont, pour beaucoup d'entre eux, mineurs et ne peuvent pas encore voter, ils se sentent concernés par les réformes et ils veulent être consultés (ils ne disent pas, aujourd'hui, autre chose qu'il y a trente ans !).

68. En janvier 1981, la France avait atteint le taux record de 10 % de chômeurs.

Claude Villers salue l'arrivée d'Henri Krasucki<sup>69</sup>, applaudi avec le même entrain qu'Anna Prucnal, qui, la voix pleine d'émotion, chante ensuite l'Internationale en polonais, refrain chanté – mais en français ! – à nouveau par la foule. On assiste ensuite à un « quart d'heure antillais », au cours duquel nos compatriotes d'outre-mer, dans un langage fleuri, saluent « le jour de gloire enfin arrivé... puisqu'on n'est plus sous le règne de l'empereur Giscard » et font chanter à nouveau à la foule, sur l'air de « merci, patron, merci patron, merci », un joyeux « merci, François, merci François, merci, quel plaisir d'être ici avec toi, on est heureux comme des fous ».

C'est au tour de Simone Iff, la présidente du planning familial, qui croit pouvoir annoncer « la fin de deux mille ans d'esclavage de la femme », avant que Claude Villers laisse la place à l'orchestre de Philippe Gautier,

---

69. Henri Krasucki (1924-2003), dirigeant confédéral depuis 1955, fut Secrétaire général de la CGT, de 1982 à 1992.

pour occuper la scène avant l'arrivée annoncée de Bernard Lavilliers. La foule exulte à cette annonce, car le chanteur vient de faire un triomphe à l'Olympia, avec, notamment, « Les Barbares ». Il sera le dernier à chanter sur la scène de la Bastille.

## CHAPITRE 15

### **Retour ému à Solférino**

#### **Paul Quilès**

L'orage approche. Les techniciens, craignant les courts-circuits, sont inquiets. Huguette Bouchardeau insiste pour prendre la parole et Claude Villers lui passe le micro. La secrétaire du Parti socialiste unifié (PSU), petit parti qui a perdu de son aura et de ses effectifs depuis que Michel Rocard a rallié le Parti socialiste en 1974, se lance dans une assez longue intervention. Cheveux au vent, son sac en bandoulière sur son imperméable blanc, elle aborde

les thèmes chers à son parti, dénonçant notamment « le pouvoir nucléaire » et appelant à une véritable égalité entre hommes et femmes. Les premières gouttes de pluie ne l'impressionnant pas, je dois presque la tirer par la manche et je lui dis finalement en riant : « Arrête ! Tu fais pleuvoir ». Elle conclut avec humour : « Allez, c'est le ciel qui arrose la victoire ! », avant de me rendre le micro.

Il est près de minuit. Les émissions spéciales des trois chaînes de télévision vont s'arrêter. Les dernières images qu'elles donnent sont celles de la fête de la Bastille, dont les journalistes annoncent qu'elle a rassemblé plus de deux cent mille participants. On ne connaîtra pas, ce soir-là, les « chiffres de la police », mais je pense que les commentateurs se sont autocensurés (par habitude ?), car au plus fort de la fête, pour occuper tout l'espace de la place de la Bastille et de ses abords – le boulevard Richard Lenoir, les rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, de la Roquette, de Lyon, le boulevard Diderot –, probablement près

de cinq cent mille personnes se sont rassemblées ce soir du 10 mai 1981.

Je décide de retourner au siège de la campagne, à Solférino, où devrait revenir François Mitterrand. Philippe Bonnefoy propose de m'emmener avec l'une des voitures de l'organisation et je lui en sais gré, d'autant plus que le métro vient de fermer ses portes !

Les rues sont envahies par des groupes joyeux et bruyants, malgré des tornades de pluie, qui ne douchent pas leur enthousiasme. Je commence à ressentir une fatigue bien compréhensible après tant d'émotions et de moments forts. J'ignore jusqu'à quelle heure vont durer les « réjouissances ».

Je ne sais pas non plus où se trouve François Mitterrand, qui a quitté Château-Chinon vers 22 heures 30, en voiture, avec son épouse Danièle, après son allocution. Il devait être pris en charge par deux motards au péage de Fleury, mais a sans doute

dû traverser le violent orage qui vient de s'abattre sur Paris. A 1 heure 30 du matin, le cortège arrive enfin rue de Solférino.

Certains militants et sympathisants, qui l'attendaient depuis 20 heures, découragés, ont quitté les lieux, mais c'est encore une assistance bien garnie qui l'accueille, dans une belle bousculade. François Mitterrand, l'air grave, traverse le chapiteau de la cour intérieure, puis la salle de presse et monte immédiatement dans son bureau du premier étage.

J'assiste alors à une scène étrange, bien différente de l'ambiance que j'ai connue autour de lui pendant cette campagne. Assis dans un fauteuil, il est entouré de nombreuses personnes, qui l'interrogent, le congratulent, l'écoutent raconter des anecdotes. Lui, souriant et enfin détendu, semble apprécier ces échanges.

Je connais la plupart des hommes et des femmes présents en cet instant autour de François Mitterrand

et je vois bien qu'ils sont tous sincèrement émus, mais je ne peux m'empêcher de trouver qu'ils font preuve d'une révérence nouvelle. Ce constat me refroidit un peu. J'ai l'impression que le rapport qui s'est instauré – en tout cas pour ce qui me concerne – avec le combattant à la conquête du pouvoir, vient de laisser la place à une nouvelle relation. Il va falloir que je m'y fasse : c'est une autre période qui commence et peut-être suis-je déjà en train d'observer les effets du pouvoir sur le comportement des hommes et des femmes.

Bien sûr, je suis heureux d'avoir participé à cette belle aventure aux côtés de François Mitterrand, avec la responsabilité qu'il m'a confiée et d'avoir pu contribuer à la victoire de la gauche. J'éprouve cependant un sentiment de soulagement mêlé d'une certaine tristesse, comme celle qu'on peut ressentir à la fin d'un combat exaltant et intense qui se termine. Toutefois, je me dis que, malgré l'inévitable révérence dont je viens de prendre conscience, mes

relations avec lui devront rester empreintes de cette franchise sans laquelle je n'envisage pas de travailler auprès de lui.

Nous sommes désormais le 11 mai. Il est 2 heures 30 du matin et une petite foule est encore là, à attendre le nouveau président. Quand celui-ci sort de l'immeuble, on l'entend à nouveau scander : « Mitterrand, Mitterrand, Mitterrand » et « On a gagné ! », comme si elle ne s'en lassait pas...

Malgré la cohue, la voiture, précédée de motards, peut enfin quitter la rue de Solférino pour regagner la rue de Bièvre, dans le V<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, où se trouve le domicile de François Mitterrand.

## CHAPITRE 16

### Merci l'orage

#### Béatrice Marre

Sous l'effet d'un fort coup de vent, l'une des attaches supérieures se rompt, et l'écran géant se met à faseiller bruyamment, telle la grand-voile d'un trois mats en péril, avant de s'effondrer. On entend alors une partie de la foule, dans une grande rigolade devant la chute de la bâche, scander : « *elka* » en levant le pouce, puis « *bbach* » en le retournant vers le sol, mimant le geste de la foule des arènes de

Rome condamnant à mort les gladiateurs au combat<sup>70</sup>.

Pour la foule rassemblée ce soir à la Bastille, la politique est bien une arène dans laquelle se joue un combat sans pitié, et certains journalistes ont été catalogués dans un camp, en l'occurrence, celui du perdant !

Mais au-delà de ces instants de drôlerie, Jean-Marie Butzbach, Claude Villers et moi-même sommes de plus en plus inquiets : malgré ses demandes insistantes et répétées au micro, la foule continue de s'écraser contre les barrières et la Croix Rouge a déjà évacué plusieurs personnes prises de malaise.

---

70. Beaucoup avaient vu, après l'image – devenue célèbre – du 20 heures d'Antenne 2, faisant apparaître ligne par ligne le visage de François Mitterrand, l'expression visiblement déconfitée de Jean-Pierre Elkabbach et Etienne Mougeotte. L'apparition sur l'écran de l'un ou l'autre de ces journalistes provoqua, place de la Bastille, lazzis et autres plaisanteries peu obligeantes à leur encontre, tant leurs choix politiques semblaient visibles.

Les jeunes ont envahi le socle et même le sommet de la Colonne de Juillet, pas toujours dans une lucidité complète et nous craignons un accident. Au-delà du terrible drame que constituerait la chute d'un homme d'une hauteur de cinquante mètres, nous imaginons avec effroi le commentaire de nos adversaires politiques : « Mitterrand au pouvoir, un mort à la Bastille ! ».

Enfin l'enclos est lui aussi envahi, et les chemins de câbles qui protégeaient l'alimentation électrique de la scène et de l'aidophore ont disparu, laissant apparaître tout un fouillis de fils, sur lesquels plus d'un a trébuché. L'arrivée de la pluie rend, de surcroît, ce capharnaüm très dangereux. Bref, nous ne maîtrisons plus grand chose !

Aussi lorsque l'orage lui-même arrive au-dessus de Paris et que des trombes d'eau s'abattent sur nous, c'est finalement pour moi un soulagement ! Cela ne chagrine pas davantage les plus enthousiastes,

visages levés et toujours chantants. L'humour ne perd pas ses droits et on entend même : « Mitterrand, du soleil ! ».

La seule vraie victime de l'orage, c'est Edmond Maire<sup>71</sup>, arrivé tard, et à qui Claude Villers est obligé de dire : « Désolé, mais les micros sont coupés ! ».

Une fois les rampes lumineuses éteintes, les équipes techniques de Régiscène commencent le démontage, à la lumière des lampadaires de la place, lumière affaiblie par la distance et voilée par des rideaux de pluie incessants, mais... en musique tout de même ! Un groupe de jeunes continue en effet à chanter en battant la mesure sur des tambours, abrité sous la bâche de l'écran géant.

Avec Jean-Marie, nous restons jusqu'au départ des camions (cette fois sans les motards !), et je dois à la

---

71. Edmond Maire fut Secrétaire général de la CFDT de 1971 à 1988.

vérité de dire que le commissaire Meerschaert aussi. Nous nous quittons finalement bons amis, ayant partagé les mêmes inquiétudes et assumé tous deux nos responsabilités.

Nous abandonnons donc la place de la Bastille aux alentours d'1 heure 30 du matin, laissant encore quelques irréductibles fêtards derrière nous, mais l'allégresse au cœur : la fête a été magnifique, sans l'ombre d'un incident.

Nous avons rendez-vous avec Claude Villers et ses amis dans l'un des seuls restaurants ouverts à cette heure matinale, la brasserie l'Alsace, dans le quartier des Halles, car la soirée a creusé notre appétit. Paul Quilès et Philippe Bonnefoy nous y rejoignent un peu plus tard.

A la fin de ce dîner copieux et bien arrosé, et puisqu'il est près de 4 heures du matin, je propose à Jean-Marie de venir avec moi au kiosque de la gare

du Nord, qui reçoit très tôt le matin toute la presse pour les envois en province. Je tiens en effet à tout lire, n'ayant pu suivre que par bribes les débats et réactions de la soirée. Je suis aussi curieuse de ce que la presse aura retenu de la fête de la Bastille. Je ne suis pas déçue par les unes nationales et régionales, à travers lesquelles se devinent aisément les sensibilités des différents organes<sup>72</sup> !

---

72. Cf. en annexe III la presse du 11 mai 1981.

## CONCLUSION(S)

### Et maintenant ?

Béatrice Marre

#### *A nous de jouer !*<sup>73</sup>

En 1981, j'ai vingt-neuf ans, la gauche a remporté sa première victoire depuis vingt-trois ans, nous avons un projet, « Changer la vie » – traduit concrètement en *Cent dix propositions* –, un leader, François Mitterrand, un avenir : sept ans au moins<sup>74</sup>.

---

73. A la Bastille, j'avais été frappée de voir une pancarte arborant un large : « Mitterrand, à toi de jouer ! ».

74. Tous les passages de la gauche au pouvoir, du Front populaire de 1936, au gouvernement de Pierre Mendès-France, en 1954, ou à ceux de Troisième force, à participation socialiste, jusqu'en 1958, ont duré chacun quelques mois seulement.

En 2011, nous avons surtout un passé : seize ans de Présidence de la République de droite, depuis près de vingt ans des gouvernements de droite également, longue période interrompue par la seule législature Jospin de 1997 à 2002.

Et pourtant, la gauche remporte les élections locales scrutin après scrutin depuis 2004 : vingt-et-une régions sur vingt-quatre, soixante-et-un départements sur cent-un<sup>75</sup>, les principales villes, dont la capitale, des milliers de communes. Comment mettre fin à ce paradoxe ?

Sans verser dans la nostalgie d'un supposé âge d'or perdu, je voudrais simplement dire à celles et ceux qui ont trente ans aujourd'hui, la « Génération Mitterrand », comme à mes contemporains, qu'un peu de mémoire ne peut pas faire de mal et peut même, *mutatis mutandis*, donner quelques repères.

---

75. Mayotte est devenu le cent unième département français le jeudi 31 mars 2011.

Les valeurs d'abord : république, démocratie, liberté, égalité, justice, laïcité. Bien sûr !

Les principes ensuite : solidarité, honnêteté. Cela va sans dire ! Sens de l'intérêt général, primauté du collectif... Moins évident !

Les objectifs enfin : une société plus juste, plus durable, plus humaine. Clair !

Restent les moyens : plus difficiles à élaborer, certes, mais de nature suffisamment seconde au regard des trois précédents, pour que rien ne puisse justifier l'échec en leur nom.

François Mitterrand avait trouvé, en 1981, après de longues années de persévérance, la voie étroite pour convaincre, et en 1988, celle, moins rude en apparence, pour convaincre une seconde fois<sup>76</sup>.

---

76. François Mitterrand est le seul Président de la République à avoir été élu deux fois pour sept ans au suffrage universel.

Pour avoir eu l'immense privilège de travailler à ses côtés pendant plus de douze ans<sup>77</sup>, au-delà des choix politiques eux-mêmes, sur lesquels presque tout – et son contraire – a été dit, et au-delà de l'évolution du monde et de la France depuis cette période, je puis témoigner de quelques unes des qualités intemporelles dont il fit preuve et sans lesquelles il sera, me semble-t-il, difficile de renouveler l'exercice :

Une obstination *jaurésienne* : garder un cap, en tenant compte de la réalité ;

Une certitude en action : l'être humain au centre de tout et en toutes circonstances ;

Une audace enfin : faire confiance au peuple et d'abord au peuple de gauche rassemblé.

Alors, ayons un projet bâti sur nos valeurs, revenons individuellement et collectivement à nos principes, formulons clairement nos objectifs, ne nous divisons

---

77. Au Parti socialiste, de 1977 à 1981, et à l'Élysée de 1987 à 1995.

pas sur les moyens, soyons obstinés, donnons la primauté absolue à l'humain, faisons preuve d'audace, et nous gagnerons !

Paul Quilès

### *De la Bastille à la République*

Dans l'esprit de plusieurs générations, le 10 mai 1981 demeurera sans conteste une référence historique et la date d'une journée mémorable. Tous ceux qui ont participé à la liesse populaire de la « soirée de la Bastille » qui l'a conclue en garderont un souvenir ému.

Les jeunes qui venaient d'accéder à l'âge de voter se souviendront du formidable enthousiasme de la fête et de leur espérance que cette victoire permette, comme le disait le slogan des socialistes, de « changer la vie ».

La joie des militants de gauche, qui s'étaient battus pendant tant d'années, faisait plaisir à voir. Ils avaient presque fini par douter que la droite puisse être battue, en intériorisant la formule de Jacques Chirac, qui ironisait sur la gauche, « excellent critique musical... mais demande-t-on à un critique musical de diriger un orchestre ? ».

Les plus anciens se souviendront de leur émotion en réalisant que la dernière grande victoire de la gauche remontait à 1936, quarante-cinq ans en arrière ! Je revois encore ce vieil homme, quelques jours plus tard, qui faisait ses courses sur le marché Maison Blanche, dans mon XIII<sup>ème</sup> arrondissement. Il me reconnaît, s'arrête et se met à me raconter sa soirée du 10 mai : « Vous savez, je suis veuf, je vis seul dans mon HLM. Dimanche soir, je préparais mon dîner dans la cuisine, quand j'ai entendu à la radio, à 20 heures, que Mitterrand avait gagné. Alors, je me suis assis et j'ai pleuré. J'ai pleuré de bonheur, parce que, rendez-vous compte, j'attendais ça depuis

1936 ! Alors, je me suis dit : “maintenant, tu peux mourir” ».

Bien sûr, certains ne manquent pas de mettre en parallèle les espérances soulevées par cette victoire et les désillusions de certaines périodes de la gauche au pouvoir. Il n'est pas dans mon intention de réaliser ici l'inventaire des erreurs ou des insuffisances qui ont marqué les deux septennats de François Mitterrand.

Beaucoup a été dit à ce sujet et, si certaines critiques me paraissent fondées, d'autres ne sont pas empreintes de la nécessaire honnêteté qui consiste à replacer les événements et les actes dans le contexte de l'époque. Force est de constater en effet que certains oublis, voire quelques réécritures de l'Histoire, empêchent parfois de comprendre pourquoi et comment, le 10 mai 1981, François Mitterrand est devenu Président de la République française, alors que tant de forces s'opposaient à lui et que sa straté-

gie était contestée, y compris dans le camp de la gauche<sup>78</sup>.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur le bilan de l'action de François Mitterrand, personne ne peut nier que la victoire du seul président de gauche élu jusqu'ici par les Français et l'action de ses gouvernements ont marqué la France de la fin du XX<sup>ème</sup> siècle.

On entend dire qu'il s'agissait alors d'une autre époque. Il est vrai que le monde a considérablement bougé depuis ce qu'on a appelé « les années Mitterrand ». La scène internationale, toujours dominée par l'hyperpuissance américaine, a vu se renforcer l'influence de nouveaux acteurs. Le mur

---

78. Le 8 mai 1981, dans l'avion qui nous ramenait du dernier meeting de la campagne présidentielle à Nantes, alors que je lui disais : « Je suis convaincu que vous allez gagner dimanche », François Mitterrand, sans contester ma prévision, me répondit, très ému : « Vous rendez-vous compte de ce que cela signifiera, cette victoire, avec toutes les forces qui étaient coalisées contre nous ? C'est incroyable. ».

de Berlin est tombé depuis plus de vingt ans. Récemment, d'autres craquements se sont fait entendre, avec les révolutions qui ont embrasé le monde arabe. La mondialisation des échanges est devenue un enjeu majeur des relations entre Etats. Des lignes nouvelles de fracture sont apparues, sous les coups de boutoir des extrémismes, qui se manifestent avec plus de vigueur, notamment à travers les dérives religieuses et le terrorisme mondialisé. En France aussi, la vie politique, les rapports de force, les débats ont évolué.

En dépit de ces changements, il est des enseignements de la vie publique de François Mitterrand qui perdurent. Je pense notamment au rôle qu'il attribuait dans la conduite de son action à la volonté et à la méthode.

Volonté par exemple d'approfondir la construction européenne sans détruire la France, en liaison avec notre partenaire allemand. Volonté de moderniser

l'économie de notre pays en l'appuyant sur des secteurs publics forts. Volonté de rechercher la justice sociale, même si les difficultés économiques et certains manques d'audace n'ont pas permis d'aller assez loin.

Quant à la méthode qui fut celle de François Mitterrand et qui a toujours guidé sa démarche, elle me semble totalement d'actualité : des objectifs politiques clairement définis, une stratégie bien affichée, le souci permanent de rassembler (les socialistes, la gauche, les Français). Son dernier message aux socialistes<sup>79</sup> résonne encore à mes oreilles : « Je crois pour demain comme hier à la victoire de la gauche, à condition qu'elle reste elle-même. Qu'elle n'oublie pas que sa famille, c'est toute la gauche. Hors du rassemblement des forces populaires, il n'y a pas de salut ».

---

79. Ce message de François Mitterrand aux socialistes a été délivré au cours du congrès du Parti socialiste de Liévin (18, 19 et 20 novembre 1994).

Aujourd'hui, je suis étonné et souvent attristé de voir à quel point la gauche semble avoir du mal à s'inspirer de cette stratégie, qui n'a pourtant pas perdu de sa pertinence. En 2011, comme il y a trente ans, la France a besoin d'espoir et nos concitoyens sont en attente de véritables changements.

Ils supportent en effet de moins en moins les injustices criantes de cette société et ils voient bien que la jeunesse est en panne d'avenir, que les classes moyennes sont désemparées, que la précarité s'accroît, que la laïcité est contestée, que la voix de la France est affaiblie et parfois inaudible.

Pour autant, leur volonté de sanctionner la droite et le pouvoir en place risque de ne pas suffire à la gauche pour l'emporter. Ses divisions entretiennent la confusion, la focalisation sur les combats de personnes accroît la défiance, et l'absence de plateforme commune portant une alternative décou-

rage les couches populaires, laissant le champ libre à des idéologies inquiétantes.

Avec nos alliés écologistes et toutes les forces vives de la gauche, nous devons convaincre de notre capacité à transformer en profondeur la société, les conditions de vie et notre mode de développement. D'où la nécessité du rassemblement, sans lequel aucune victoire électorale n'est possible. D'où l'urgence aussi de la formulation d'une véritable alternative de pensée et de gouvernement.

Même si le contexte politique a évolué, les « fondamentaux » de la stratégie de François Mitterrand me semblent être encore aujourd'hui les conditions de la réussite pour la gauche : le choix des personnes ne doit pas précéder l'élaboration du projet ; les sondages ne doivent pas être la boussole des décisions ; le rassemblement de la gauche doit être recherché en permanence. L'élection de François Mitterrand a également fait la preuve éclatante que ce n'est pas la

popularité qui fait l'élection... mais la victoire qui rend populaire !

Celles et ceux qui, comme moi, ont eu la chance de connaître cet homme de près retiendront également un autre trait de sa personnalité, auquel il dut faire appel à de multiples occasions au cours de sa vie : une exceptionnelle capacité de résistance à l'adversité. Ce sont sa ténacité et la volonté qu'il manifestait dans l'action, jointes à la clarté de ses objectifs, qui expliquent sans doute pourquoi ce personnage au caractère trempé, semblant parfois froid et distant, avait la capacité rare de mobiliser et d'entraîner les hommes.

Je souhaite que les responsables politiques de la gauche sachent s'inspirer de la leçon du 10 mai 1981, pour redonner l'espoir qui manque tant aujourd'hui à notre pays. Alors, peut-être, une grande fête populaire sera donnée le 6 mai 2012, mais cette fois... place de la République !

## ANNEXE I

### « Peut-on faire mentir les sondages ? », Paul Quilès

Tribune publiée par Le Monde (23-24 novembre 1980)

Depuis l'élection présidentielle de 1965, date de l'apparition des sondages sur la scène politique française, la « sondomanie » s'est développée pour atteindre certainement son point culminant en 1981.

Il faut savoir que des échantillons de Français ont été sondés à propos de la prochaine élection présidentielle plus d'une centaine de fois depuis deux ans. Cette semaine, pas moins de quatre instituts – IFOP, Louis-Harris France, SOFRES et Public S.A. – ont publié des enquêtes d'intention de vote dans quatre grands journaux (*Le Point*, *Le Matin*, *Le Figaro* et *Paris Match*). Face à cette débauche de chiffres, amplement et sélectivement orchestrée, qui ne vise pas seulement à informer mais aussi à influencer l'opinion, quelle doit être l'attitude de l'homme politique ?

Deux réactions extrêmes sont à éviter : le refus systématique de tout sondage, sous prétexte que certains instituts se livrent plus à la tactique politique qu'à l'analyse du réel ; l'acceptation inconditionnelle des résultats des sondages, qui amène à déterminer l'action politique d'après les pulsions de l'opinion publique, concept au demeurant assez flou.

Dans ce domaine relativement nouveau de la vie publique, l'homme politique doit opérer, me semble-t-il, comme dans d'autres domaines, en s'efforçant de clarifier les choses.

### **Il faut d'abord y voir clair sur la nature même des sondages**

Il est de notre devoir, comme de celui des médias, et pourquoi pas des instituts eux-mêmes, de montrer la relativité et l'extrême fragilité des sondages. Est-ce de l'obscurantisme ou n'est ce pas plutôt faire preuve d'esprit scientifique que de rappeler que les sondages ne sauraient constituer des prédictions, contrairement au détournement dont ils font fréquemment l'objet ? Serait-ce trop cruel de citer certains exemples, récents ou

passés, venant de Grande-Bretagne, du Québec, des Etats-Unis, ou encore de France.

Pour ne prendre ici que ces deux derniers pays, je rappellerai simplement qu'en mars 1980, sept mois avant le rendez-vous électoral, le grand institut américain Gallup créditait le président Carter de 42 %, Reagan de 36 % et Anderson de 22 %. La veille même de l'élection, souvenons-nous, c'était la bouteille à l'encre et faute de mieux, les instituts américains se réfugiaient dans la prudence ; quant à la presse, elle titrait : « Carter et Reagan au coude à coude » ou « Carter et Reagan dans un mouchoir ». Résultat : Reagan : 51% - Carter : 41 % - Anderson : 7% ! Les particularismes de la culture américaine n'expliquent pas tout...

Pour la France, on relira avec intérêt les sondages qui précédèrent l'élection de 1974, où François Mitterrand était généreusement crédité de 37 %, où Jacques Chaban-Delmas apparaissait comme le « meilleur candidat de la majorité » et où peu de gens, en vérité, accordaient à François Mitterrand quelque chance de faire jeu égal avec le champion du camp d'en face.

### **Eclairer les citoyens à propos des sondages, c'est aussi attirer leur attention sur le contexte dans lequel ils ont été réalisés**

Par exemple, il serait honnête de préciser que V. Giscard d'Estaing, présenté actuellement comme net vainqueur, est aujourd'hui perçu par la plupart des Français dans sa fonction de président de la République – ce qui constitue incontestablement une rente de situation – et non comme un candidat qui devra un jour présenter et tenter de justifier le bilan de son septennat.

Il est prévisible qu'il apparaîtra dès lors encore moins crédible qu'à travers les récentes enquêtes de popularité ou les sondages portant sur son bilan qui, pour peu qu'on les regarde de près, ne sont guère flatteurs.

Il faudrait encore souligner dans les commentaires des sondages que le parti socialiste sort à peine d'une longue période qui a été comprise par l'opinion dans son ensemble et par les sympathisants socialistes comme un temps d'incertitude, d'hésitation, voire de division. Aujourd'hui, les choses sont claires : F. Mitterrand sera le candidat des socialistes et de tous ceux qui aspirent au changement.

Alors, dans les mois à venir, parallèlement à la mobilisation du peuple de gauche autour des solutions socialistes et à une campagne digne mais sans complaisance sur la faillite de V. Giscard d'Estaing, F. Mitterrand devrait bénéficier d'un élargissement de ses soutiens actuels.

Sans nier l'intérêt des sondages, qui peuvent permettre de situer les choses, de hiérarchiser les aspirations et de les traduire en objectifs politiques et programmatiques conformes à nos idéaux, il convient de restituer cette technique à sa juste place. Le sondage n'est pas qu'un outil et l'utilisation de cet outil imparfait peut être dangereuse si elle ne s'intègre pas dans une analyse plus complète et plus conforme à la réalité politique.

A cet égard, on peut appréhender les chances du candidat socialiste de deux façons complémentaires : à partir des résultats de l'indicateur que constituent les élections cantonales partielles, qui démontrent globalement depuis le début de l'année le maintien des positions du parti socialiste à son meilleur niveau ; à partir d'une analyse sociopolitique, que je résumerai ainsi :

a) Qui, ayant voté F. Mitterrand au deuxième tour de 1974, votera au deuxième tour de 1981 V. Giscard d'Estaing ? Je ne vois ni dans quelle couche sociale ni dans quelle tranche d'âge la politique menée par le président de la République depuis sept ans aurait pu faire basculer de la sorte une partie de l'électorat de gauche. Certains d'entre eux pourraient être incités à s'abstenir. C'est bien sûr le rêve de G. Marchais, qui s'efforce d'ores et déjà d'organiser la fuite des voix communistes vers l'abstention au deuxième tour. Mais il ne lui sera pas facile d'accréditer l'idée que Mitterrand et Giscard c'est : « Bonnet blanc et blanc bonnet » ; les difficultés de tous ordres qu'il rencontre pour faire passer sa ligne et les défections qu'elle suscite limiteront certainement l'ampleur de cette opération.

b) Qui, ayant choisi V. Giscard d'Estaing au deuxième tour de 1974, refusera de le faire en 1981 ? Assurément, les mécontents ne manquent pas : tous ceux qui ont cru dans les promesses du candidat Giscard en 1974 et qui ont été déçus par son incapacité à entreprendre les réformes de structures indispensables pour répondre à la crise, ceux qui sont écœurés par le parfum de scandale

qui entoure le régime, ceux qui s'indignent des atteintes répétées aux libertés, ceux qui ne supportent plus la suffisance d'un premier ministre infatué de lui-même en dépit de ses échecs flagrants...

A six mois de l'échéance, nul ne peut préjuger des effets d'une campagne probablement âpre, qui permettra aux citoyens désormais confrontés à des choix réels, de s'exprimer clairement. Alors, j'en suis certain, François Mitterrand fera mentir les sondages une fois encore.

Paul QUILÈS  
Député de Paris  
Secrétaire national du Parti socialiste

## ANNEXE II

### Les unes de la presse nationale

10, 11 et 12 mai 1981

#### A gauche

*Combat socialiste*<sup>80</sup> titre sur dix centimètres « La Victoire ! » au-dessus de photos de foule, rue de Solférino et boulevard Saint-Germain.

*Le Matin*, affiche un énorme « Mitterrand Président », accompagné d'une vue impressionnante de la foule masquée aux abords de la Bastille et d'un édito de Claude Perdriel intitulé « Tout commence ».

*Libération*, suspendu depuis le 21 février 1981 et qui ne reparaitra que le 13 mai 1981, sort un numéro zéro de sa nouvelle formule le 11 mai, qui ne sera pas diffusé en kiosque.

---

80. L'édition du 12 mai, car c'est un hebdomadaire sortant le mardi.

Pour *L'Humanité*, la une s'orne d'un large « Victoire de l'espoir », sous-titré en nettement plus modeste par ces mots : « F. Mitterrand élu Président de la République, un grand courant populaire pour le changement », sous lesquels apparaissent deux photos de taille identique, incrustées dans la déclaration du Secrétaire général, montrant Georges Marchais d'abord, puis François Mitterrand, mettant l'un et l'autre leur bulletin dans l'urne.

Quant au *Monde*, daté des 11 et 12 mai, son titre est, comme toujours, analytique : « La très nette victoire de François Mitterrand va au-delà du rassemblement de toute la gauche et aggrave les divisions de la majorité sortante ». Suit une longue série de sous-titres, annonçant les articles des pages intérieures, un édito de Jacques Fauvet titré « Le succès et l'avenir » et... une photo, non de François Mitterrand, mais de Pierre Mendès-France, en couverture du dernier livre de Jean Lacouture.

#### A droite

*Le Figaro* titre en caractères à peine plus importants qu'à l'accoutumée, un sobre « Mitterrand vingt et unième

Président de la République », agrémenté d'un dessin humoristique quelque peu perfide, où l'on voit Valéry Giscard d'Estaing et Jacques Chirac accompagnés jusqu'à la porte par une jeune et jolie Marianne, leurs valises à la main, cependant que François Mitterrand, transpirant, arrive par une autre porte, portant dans ses bras un Georges Marchais réjoui ! On ne peut être plus clair sur l'offensive politique que la droite s'appête à mener ! De plus, la photo du nouveau président choisie par ce quotidien est tout sauf flatteuse.

*Le Parisien*, journal populaire, ne lésine pas sur la taille des lettres d'un impressionnant « Mitterrand Président », sur toute la largeur de la page, au-dessus d'une grande photo du visage du Président, mais on a laissé les bandeaux habituels au dessus du titre : tiercé, loto et « Rugby : Bagnères-Béziers en finale le 23 au Parc ».

*France-Soir* cadre sur un assez gros « Victoire historique », au-dessus duquel figure un « François Mitterrand, premier socialiste élu président au suffrage universel », trois fois plus petit, lui-même surmonté d'une cartouche indiquant, en lettres de même taille, mais en italiques : « Jacques Chirac veut un candidat unique de l'ancienne

majorité aux élections législatives ». Une photo montre le couple présidentiel à Château-Chinon, avec un François Mitterrand au visage peu avantageé et légendé d'un « Danièle et François Mitterrand, hier, à Château-Chinon, en attendant les 20 heures fatidiques » !

*Le Quotidien de Paris*, enfin, présente carrément sa une comme un faire-part de deuil, cadre noir dans lequel on peut lire un écrasant « Mitterrand haut le poing », avec dans l'angle en haut, à gauche, une photo d'identité aux oreilles presque coupées et une bouche « en cul de poule », le tout avec, quand même, une photo de la joie de la Bastille. Dans son éditorial, Philippe Tesson explique que « si aucune voix n'a manqué à gauche, hier, à François Mitterrand, c'est à l'appoint de plusieurs centaines de milliers de suffrages chiraquiens qu'il a dû sa victoire ».

*Le Journal du Dimanche* avait sorti une édition spéciale le dimanche 10 mai vers 23 heures, avec un unique titre à la une : « C'EST MITTERRAND ».

## ANNEXE III

### Les chansons de la fête

Laurent Voulzy, « Rockollection », paroles d'Alain Souchon, musique de Laurent Voulzy (*Rockollection*, 1977, RCA/Victor).

Pierre Perret, « Le monde change », paroles et musique de Pierre Perret (*Pierre Perret*, 1979, Adèle).

François Béranger, « Tranche de vie », paroles et musique de François Béranger (*Tranche de vie*, 1969, CBS/Série Gémini).

Yvan Dautin, « Les mains dans les poches », paroles et musique d'Yvan Dautin (*Les mains dans les poches sous les yeux*, 1979, RCA).

Marie-Paule Belle, « La parisienne », paroles de Françoise Mallet-Joris et Michel Grisolia, musique de Marie-Paule Belle (*La parisienne*, 1976, Polydor/Allo Music).

Bernard Lavilliers, « Les barbares », paroles et musique de Bernard Lavilliers (*Les barbares*, 1976, Barclay).

Les auteurs tiennent à remercier :

Philippe Bonnefoy

Jean-Marie Butzbach

Gérard Hoang Cong

Sophie Dusch

Anne Lamouche

Michèle Nosmas

Claude Villers

Sylvie Vormus

COLLECTION DIRIGEE PAR GILLES FINCHELSTEIN  
ET LAURENT COHEN

ISBN : 978-2-36244-016-8

  EDITIONS FONDATION JEAN JAURES  
12 CITE MALESHERBES - 75009 PARIS  
[www.jean-jaures.org](http://www.jean-jaures.org)

Réalisation : BEFLETSGRAPHICS  
Achevé d'imprimer par l'imprimerie TORI

AVRIL 2011

Paul Quilès  
Béatrice Marre

## On a repris la Bastille ! 10 mai 1981

La journée historique du 10 mai 1981 et la fête organisée sur la place de la Bastille le soir même pour célébrer la victoire de François Mitterrand, souvent évoquées, n'ont pourtant jamais été narrées dans leurs détails.

Paul Quilès, directeur de la campagne de François Mitterrand, et Béatrice Marre, responsable des grands événements, font ressurgir, au fil de ce récit inédit, le souvenir de ces heures mémorables.

Une occasion de revivre ce moment d'exception de l'histoire de la gauche et de rappeler la pertinence actuelle de stratégies gagnantes éprouvées.

[www.jean-jaures.org](http://www.jean-jaures.org)

ISBN : 978-2-36244-016-8  
6 €

